

LA QUEUE DE LAPIN,

MÉLODRAME-ARLEQUINADE-FÉERIE-COMIQUE,

EN TROIS ACTES,

A GRANDSPECTACLE;

Par MM. FRÉDÉRIC EE RIBIÉ.

Musique de M. LANUSSE.

Ballets de M. HULLIN.

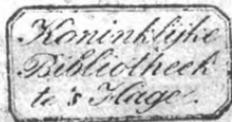
*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de la Gaîté, le 21 novembre 1807.*

J'ai ri, je suis désarmé.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais - Royal, derrière le
théâtre Français, n°. 51.

1808.



PERSONNAGES.

CASSANDRE, oncle d'Isabelle.

ARLEQUIN, amant aimé d'Isabelle.

Le beau LÉANDRE, promis à Isabelle.

GILLES, valet de Léandre.

L'ENCHANTEUR Merlin.

UN JOUEUR D'ORGUE.

UN AUBERGISTE.

UN COMMISSIONNAIRE.

UN COMMISSAIRE.

UN PAYSAN.

ISABELLE, nièce de Cassandre.

La Fée MIRZA.

Une marchande de Modes.

Troupe de Masques.

Danseurs et Danseuses.

Suite de la Fée.

Démons, un Lutin, Sylphes et Sylphides, Nymphes.

ACTEURS.

M. Genest.

M. Duménil.

M. Camel.

M. Perroud.

M. Ferdinand.

} M. Beuzeville.

} M. Boulanger.

Mme Picard.

Mme d'Herbouville

Mme Jeiguy.

La scène est où l'on veut et dans le siècle où l'on veut.

LA QUEUE DE LAPIN.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN.

(Isabelle est assise un livre à la main. Arlequin occupé d'épousseter l'appartement.)

CASSANDRE, *entrant.*

Ah ! je suis coëffé !

ARLEQUIN, *à Isabelle.*

Voilà les fruits du mariage, mademoiselle...

CASSANDRE, *toussant.*

Ah ! ah ! ah ! mon conquin de rhume ! Que parles-tu de mariage ?

ARLEQUIN.

Je dis à mademoiselle Isabelle que le mariage est un lien funeste... et...

CASSANDRE.

Qui t'a chargé de cela ?

ISABELLE.

Rassurez-vous, mon oncle, il ne me dit que ce que je pense.

CASSANDRE.

Vous avez là de fort mauvaises pensées, mademoiselle ! autant vaudrait que vous n'en eussiez pas du tout.

ISABELLE.

Oh ! je ressemblerais à trop de monde !

CASSANDRE, *toussant.*

Ah ! ah ! ah ! maudit rhume ! il me tuera ! *(à Isabelle.)*
Serait-ce ce drôle qui vous entretient dans ses sentimens-là.

ARLEQUIN.

Oui, papa Cassandre. Eh ! tenez, croyez-moi, ne compromettez point le front de M. Léandre.

CASSANDRE.

Quel front ! oser me parler ainsi ! Isabelle est sage.

ARLEQUIN.

Sans doute ; mais quand on marie une fille malgré elle, Caton dit qu'il nait ordinairement de ce mariage, un arbre qui prend racine dans le cœur de l'épouse, et dont les rameaux ombragent le front du pauvre mari.

CASSANDRE.

Tu oses tenir de pareils discours ! avec ton Caton, malheureux, je te chasserai, je te...

ISABELLE.

Mais, mon oncle, vous le grondez toujours !

CASSANDRE.

C'est qu'il me met toujours en colère. Le coquin m'ôtera le peu de santé qui me reste, avec sa vilaine figure noire ! Ah ! que cette couleur-là me déplaît ? je n'ai jamais perdu au jeu que sur la noire.

ARLEQUIN.

Il fallait toujours jouer sur la rouge.

CASSANDRE.

Aussi je déteste le noir !

ARLEQUIN.

C'est peut-être pour cela que vous êtes si blême, papa Cassandre ?

CASSANDRE.

Blême !... ah ! je suis si malade ! toujours souffrant ! je m'ennuie !

ARLEQUIN.

Ce n'est pas étonnant : vous ne vous occupez que de vous !

CASSANDRE, *toussant.*

J'ai la coqueluche !

ARLEQUIN.

Il n'y a pas de danger.

CASSANDRE.

Un catarre ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pas de danger.

CASSANDRE.

Une goutte ! un rhumatisme !

ARLEQUIN.

Il n'y a pas de danger.

CASSANDRE.

Je vais prendre un médecin.

ARLEQUIN.

Oh ! il y a du danger.

(*On sonne.*)

CASSANDRE.

On sonne ; va voir qui.

ARLEQUIN.

J'y vais, M. Cassandre. (*il sort et rentre apportant une lettre.*) Une lettre pour vous.

CASSANDRE.

Une lettre ! voyons... Ah ! c'est sans doute quelque billet d'enterrement ! il meurt tant de monde à présent ! (*il tousse.*) Ah ! ah ! ah ! ma chienne de toux !... (*il ouvre la lettre.*) Mais, non, c'est, je crois, de Léandre.

ISABELLE.

De Léandre.

ARLEQUIN.

Oh ! quel contre-tems !

CASSANDRE.

De lui-même. Approchez, ma nièce, cela vous regarde. (*à Arlequin.*) Ça ne vous regarde pas, vous... (*il lit.*)

« Mon cher beau-père,

» Je vous écris ces lignes, pour vous informer que j'ai eu
 » l'honneur d'avoir le plaisir de mettre pied à terre,
 » ainsi que mon cheval, à l'auberge de *l'Ane savant*, aux
 » portes de cette ville, où je casse un croûte et bois un petit
 » coup à votre santé, pour me remettre de la fatigue incroya-
 » ble, qui est la suite indubitable d'un voyage inexpugna-
 » ble. Mon cœur est un volcan qui brûle tout ce qui l'entoure.
 » Mon cœur vole au-devant des attraits de la sémillante Isa-
 » belle, et pour ne pas perdre mon cœur de vue, je galoppe
 » après lui sur mon cheval anglais, et vais vous offrir un gen-
 » dre sensible et confectionné, dans la personne du tendre
 » et passionné. FOLLICHONNO-LÉANDRE de la Perche.

Le charmant garçon !

ARLEQUIN.

Le nigaud.

CASSANDRE.

Isabelle ; quelque soit la prétendue répugnance que vous ayez pour le mariage, il faut songer à m'obéir. J'étais le frère puiné de votre mère, *ergo*, je suis votre oncle ; je vous ai servi de père jusqu'à ce jour, *ergo*, j'ai sur vous les droits d'un père. Je vais faire préparer dans ma maison, un logement pour mon futur gendre. Je vous trouve un parti sortable, et, comme dit le proverbe : marie ton fils quand tu voudras, et ta fille quand tu pourras. Il ne faut pas garder une fille de votre âge sans lui donner un époux ; elle pourrait prendre seule ce qu'on lui refuserait ; et vous épouserez Léandre malgré vent et marée. (*il sort.*)

S C E N E I I.
I S A B E L L E , A R L E Q U I N .

I S A B E L L E .

Qu'une fille est malheureuse ! Ne se marier qu'une seule fois en sa vie , et ne pouvoir choisir un mari qui lui plaise !

A R L E Q U I N .

Enfin , ma chère Isabelle , je profite de l'instant où nous sommes seuls , pour te décocher une nouvelle déclaration d'amour , c'est à ton cœur que je la vise ; heureux , dix millions de fois heureux si je touche à ce but désiré !

I S A B E L L E .

Mon cœur vole au-devant du trait.

A R L E Q U I N .

Oui , ma chère bonne amie ! je te le répète : ta beauté comme un fier oiseau de proie , a fondu sur mon pauvre cœur , et loin de me plaindre de sa captivité , je te conjure de le serrer encore plus étroitement.

I S A B E L L E .

Seras-tu constant ?

A R L E Q U I N .

Oui , pourvu que tu sois de moitié de constance avec moi.

I S A B E L L E .

J'ai toujours entendu dire que les amans étaient comme les almanachs ; ils promettent beaucoup , et ne tiennent pas plus les uns que les autres.

A R L E Q U I N .

Bah ! ce sont des contes ! j'ai lu , moi , que la sagesse d'une fille ressemblait à ces plantes maigres et mal nourries qu'on veut greffer sur un arbre , et que la sève étouffe . Et si tu crois ce qu'on t'a dit , je pourrai croire aussi...

I S A B E L L E .

Oh ! je ne crois rien , mon ami.

A R L E Q U I N .

Ainsi , tu me donnes ton cœur ?

I S A B E L L E .

Non , je change avec toi.

A R L E Q U I N .

Tu n'épouseras pas Léandre ?

I S A B E L L E .

Qui ? ce nigaud ! je le déteste déjà sans le connaître ; que sera-ce donc quand je l'aurai vu ?

A R L E Q U I N .

Que serait-ce donc , s'il était ton mari ?

I S A B E L L E .

Il ne le sera jamais.

ARLEQUIN.

Ah ! ma chère petite Isabelle ! chère petite pouponne !... ton haleine est cent fois plus douce que le fumet du meilleur macaroni ! ta jolie bouche semble appeler les baisers de l'amour !... Oh ! trop heureux Arlequin ! (*il fait mille lazzi, se jette aux genoux d'Isabelle, et lui presse les mains.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CASSANDRE.

CASSANDRE.

O ciel ! que vois-je ?

ARLEQUIN, ISABELLE.

Oh ! quel malheur !

CASSANDRE.

Mes lunettes ne me trompent-elles point ?

ARLEQUIN.

Oh ! sangodémi, si je pouvais les vendre troubles !

CASSANDRE.

Ce moricaud était aux genoux d'Isabelle ! elle souffrait ses odieuses caresses !

ISABELLE.

Mais, mon oncle, je ne pouvais pas me défendre, il me tenait les mains.

CASSANDRE.

Le scélérat lui tenait les mains ! Et je suis condamné à voir de semblables infamies !

ARLEQUIN.

C'est votre faute aussi, papa Cassandre.

CASSANDRE.

Comment, ma faute ?

ARLEQUIN.

Certainement ; depuis votre rhume, on vous entend tousser d'une lieue à la ronde : aujourd'hui vous n'avez pas toussé, j'ignorais que vous alliez entrer.

CASSANDRE.

Le misérable, il compte sur ma coqueluche pour exécuter ses odieux projets ! Cette toux m'abîme, mais elle avertit monsieur ! Tu l'aimes donc, ma toux ?

ARLEQUIN.

Comment, matou !

CASSANDRE.

Mais je vais vous prouver que je ne suis pas un benêt, qu'on peut mener à la baguette. Rentrez, Isabelle, rentrez.

ISABELLE.

Mais, mon oncle...

CASSANDRE.

Rentrez, vous dis-je. Les malheureux, comme ils me trompaient ! comme ils abusaient de ma bonhomie !... je n'ai qu'à les écouter, les marier, pour que de petits moricauds viennent me sauter au cou, et m'appeler leur grand oncle ! (*il se retourne et voit Arlequin embrasser Isabelle.*) Comment, coquin ?

ARLEQUIN.

Je lui fais mes adieux, papa Cassandre.

CASSANDRE.

Voulez-vous bien rentrer ?

ISABELLE.

Va, mon cher Arlequin, je t'aime et te serai fidèle, en dépit de mon vieux tyran.

CASSANDRE..

Voulez vous vous taire ? voulez-vous vous taire ? (*il la fait rentrer.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, CASSANDRE.

CASSANDRE, *lui donnant une bourse.*

Pour vous, monsieur, voici vos gages ; allez, et que je n'entende jamais parler de vous.

ARLEQUIN.

Quoi ! M. Cassandre, vous me renvoyez ?

CASSANDRE.

Non, monsieur, je vous chasse ; sortez.

ARLEQUIN.

M. Cassandre !

CASSANDRE.

Je ne vous écoute plus.

ARLEQUIN.

Mon cher petit papa Cassandre !

CASSANDRE.

Adieu !

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi !

CASSANDRE.

Non.

ARLEQUIN.

Je vous en supplie !

CASSANDRE.

Je suis inexorable !

ARLEQUIN.

Hé bien, je sors ; mais vous serez cause d'un malheur ! Je vais m'engager, me pendre, me jeter à l'eau, et quand

je serai mort, je vous apporterai moi-même mon billet d'enterrement.

CASSANDRE.

Ne vous en avisez pas !

ARLEQUIN.

Je ferai remonter votre goutte, et vous serez emporté en vingt-quatre heures par votre asthme, votre catarre, votre rhume, votre paralysie. Adieu, vieux goutteux.

(*il lui prend la main, le fait pirouetter et sort.*)

SCENE V.

CASSANDRE.

Ah ! le coquin ! ah ! le pendarde ! il m'a tout disloqué ! ma pauvre santé ! le scélérat ! il ose me prédire ma mort ! Mai mon dieu, si je meurs, que voulez-vous que je devienne ? Ah ! je n'en puis plus ! je crois, en vérité, qu'il m'a rendu poussif !

(*il sort.*)

(*Le théâtre change et représente une forêt.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN.

Oui, je suis désespéré ! je veux me tuer ! me suicider ! me disséquer ! il ne me reste plus que le genre de mort à choisir... Si je me donnais un coup de couteau ?... non, non, je perdrais tout mon sang !.. Un coup de pistolet dans l'oreille !.. Diable ! ça rend sourd !... Dans la bouche ?... Oh ! non, ça gâte les dents ?... Si j'avais de quoi manger, je serais bientôt mort ; je me donnerais une si belle indigestion !... mais, avant que de mourir, puisque ce vieux ladre de Cassandre m'a donné de l'argent, je voudrais trouver l'occasion de le bien employer : car je suis très-décidé à mourir. (*on tire un coup de fusil.*) Qu'est-ce que c'est que ça ! Oh ! sangodémi ! cachons nous ; si s'était des voleurs ! (M.) *Un cigne traverse le théâtre, et vient se réfugier sous le bras d'Arlequin. Un paysan, un fusil à la main le poursuit.*)

SCENE VII.

ARLEQUIN, LE PAYSAN.

ARLEQUIN.

Oh ! le pauvre petit ! il vient se réfugier auprès de moi !
Queue de Lapin.

B

LE PAYSAN, *entrant.*

Ah ! le voici ! mon bon monsieur , ce cigne est ma conquête , rendez-le moi , s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Pourquoi voulez-vous tuer cette pauvre bête , mon ami ? Il n'a pas perdu sa maîtresse , lui !

LE PAYSAN.

Oh ! morgué , je ne voulons pas le tuer ; je voulons tant seulement l'écloper un petit brin , pour en prendre la peau.

ARLEQUIN.

Et qu'est-ce vous en voulez faire ?

LE PAYSAN.

Pardienne ! je le porterons à quelque gros seigneur , qui me l'achèteront , et ça me vaudra bien de l'argent !

ARLEQUIN.

C'est donc pour avoir de l'argent que vous poursuivez ce pauvre oiseau ?

LE PAYSAN.

Ah ! mon dieu , oui ; c'est pour de l'argent qu'on fait tout dans le monde.

ARLEQUIN.

Si je vous donne cet bourse , me le laisserez vous ?

LE PAYSAN.

Pour cette bourse , oh ! ben volontiers.

ARLEQUIN.

Eh bien , la voilà.

LE PAYSAN.

Grand merci. Morgué ! je m'en vas parcourir toute la forêt , et si je vous trouve quelque autre bête , je vous l'amènerai tout de suite. A revoir , monsieur.

ARLEQUIN.

Adieu , adieu !

(M.) *Le Paysan sort ; le cigne pendant la fin de cette scène , s'est caché derrière un buisson.*

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, ensuite MIRZA et les Nymphes.

ARLEQUIN.

Ah ! je suis satisfait ! j'ai bien employé mon argent !... Mais , où donc est mon protégé !... Comment ! il a disparu ! Allons , l'ingratitude est une maladie bien contagieuse ! non seulement elle est le partage des hommes , mais elle a gagné jusqu'aux animaux.

(M.) *Le buisson change en un pavillon élégant ; une fée pa-*

rait. Il sort du tronc des quatre arbres qui l'entourent, huit Nymphes suivante de Mirza.)

M I R Z A.

Tu te trompes, Arlequin. N'accuse point d'ingratitude le cigne dont tu as conservé les jours. C'est moi qui me charge d'acquitter sa dette. Tu vois en moi le cigne qui te doit la vie. Un enchanteur, mon ennemi, dont la puissance est supérieure à la mienne, m'avait donné cette forme.

A R L E Q U I N.

Il vous avait fait cigne; oh! le méchant!

M I R Z A.

Il m'avait condamné à ne voir cesser ma métamorphose, que quand je devrais la conservation de mes jours à la pitié d'un mortel.

A R L E Q U I N.

Vous deviez craindre de rester long-tems cigne; il est tant d'hommes sans pitié!

M I R Z A.

Je le croyais comme toi; mais tu m'as désabusée. Parles, mon généreux libérateur, je brûle de te prouver ma reconnaissance: que puis-je pour toi? demande sans crainte.

A R L E Q U I N.

Oh! mon dieu, madame la fée! vous pouvez me rendre un service qui ne vous coûterait pas beaucoup; ce serait de me rendre blanc comme la neige, ou de rendre M. Cassandre aussi noir que le jais, afin que j'épouse ma petite Isabelle.

M I R Z A.

Cet effort est au-dessus de ma puissance; mais je connais tes malheurs, et ma protection ne te sera pas inutile. Je vais consulter le livre enchanté de la fée bienfaisante, notre reine. Elle est l'amie des infortunes, tu peux compter sur son appui. (*à ses femmes.*) Et vous, essayez par des danses légères de lui faire oublier un instant ses chagrins.

A R L E Q U I N.

Voilà un cigne qui, je crois, sera bon signe pour moi.

(*M.*) *Elle regagne la pavillon avec Arlequin. Les nymphes exécutent divers pas. A la fin du ballet, on entend un petit air de chasse. On voit passer un lapin blanc. Un coup de fusil part, et atteint le lapin.*)

A R L E Q U I N.

Oh! le pauvre petit, il est mort! Sangodémi! cette forêt est funeste aux bêtes; je ne conseille pas à M. Léandre de la traverser. (*M.*) (*Un petit lutin sort de la coulisse, tenant le lapin dans ses bras. Il lui arrache la queue, la remet à Mirza, et disparaît avec le cadavre du lapin. Mirza donne la queue de lapin à une de ses femmes qui la place au chapeau d'Arlequin.*)

M I R Z A.

Arlequin, ce signe, a, de tous tems, orné la coëffure des enfans de Bergame; il te manquait, permets-moi de te l'offrir comme un gage de ma reconnaissance.

A R L E Q U I N.

Quoi ! madame, cette queue de lapin ?

M I R Z A.

Te sera plus utile que tu ne penses : j'y ai attaché un pouvoir qui te fera triompher de tes ennemis.

A R L E Q U I N.

Comment ! cette petite queue ?...

M I R Z A.

Sera plus puissante que tout ce que Cassandre, Léandre et Gilles, son valet, pourraient employer contre toi.

A R L E Q U I N.

Oh ! la charmante petite queue ! J'ai long-tems tiré le diable par la queue; mais je ne me serais jamais douté que mon bonheur pût résider dans celle d'un lapin. (*il met son chapeau et fait mille lazzis.*)

M I R Z A.

Adieu, Arlequin, n'abuse point du pouvoir que je te confie, et tu me trouveras toujours prête à te protéger.

A R L E Q U I N.

Adieu, ma bienfaitrice.

(M.) *Mirza remonte le théâtre avec ses femmes. Arlequin se trouve placé sur un char, traîné par des lions. Il s'éloigne; le théâtre change, et représente une place publique : d'un côté est la maison de Cassandre.*)

S E N E I X.

LEANDRE, GILLES, *tenant un fusil et un chien en lesse.*

G I L L E S.

Viens, Médor, viens. Comme tu es fatigué, pauvre bête, et moi aussi !... Eh bien, seigneur Léandre, croyez-vous que nous soyons arrivés ?

L É A N D R E.

Comme tu dis, Gilles, je le crois.

G I L L E S.

La maison de M. Cassandre ?...

L É A N D R E.

Est près d'ici, si je ne me trompe.

G I L L E S.

Vous avez l'adresse que monsieur votre papa vous a remise.

L É A N D R E .

Comme tu dis , Gilles , la voici . M. Cassandre , rue du Vieux Singe , hôtel du Magot .

G I L L E S .

C'est ici ; entrons , il est tems , car je tombe de lassitude .

L É A N D R E .

Un instant . Il faut , avant de me présenter aux regards enchanteurs de ma touchante Isabelle , que je sache si je puis espérer de rendre son cœur sensible à mes appas... Comment me trouves-tu , Gilles ?

G I L L E S .

Superbe , monsieur .

L É A N D R E .

Je t'ai laissé en équipage de chasse , pour te donner un certain air martial !

G I L L E S .

Mais , vous , monsieur , vous avez beaucoup dans votre figure de la stature de Mars ; mais il me semble que vous avez aussi quelque chose de Vulcain , le front par exemple .

L É A N D R E .

Insolent ! maraud ! ne sauras-tu jamais éviter l'amphibologie des mots avec les choses ? Tu veux dire que j'ai quelques traits d'Adonis .

G I L L E S .

Justement . Adonis , Vulcain , c'est toujours tout de même .

L É A N D R E .

Animal , sot , imbécille ! tu commets une erreur ; mais , n'importe , je te pardonne tes infatigables , en raison de ton zèle . Je te rends justice ; tu es un valet qu'on ne saurait payer .

G I L L E S .

Ça c'est bien vrai . Je crois que vous ne pourrez jamais me payer les dix années de gages que vous me devez .

L É A N D R E .

Ne t'ai-je pas promis ?...

G I L L E S .

Oui , vous m'avez fait de belles promesses . Mais donnez moi seulement la moitié de mes gages , et je vous tiens quitte du reste .

L É A N D R E .

Le sot ! le bellâtre !... frappe à cette porte , et annonce moi .

G I L L E S .

J'y vais , monsieur . (*il frappe à la porte . Arlequin parait au fond , Cassandre à la fenêtre .*)

A R L E Q U I N .

Je parie que ce sont mes drôles !

CASSANDRE.

Qui frappe ainsi !

GILLES.

C'est moi.

CASSANDRE.

Qui, vous ?

GILLES.

Gilles, très-humble valet du seigneur Follichonno-Léandre-de-la-Perche, descendant des Gaules, qui vient lui-même épouser en personne la charmante Isabelle, par les nœuds conjugaux.

CASSANDRE.

M. Léandre est là ?

LÉANDRE.

Comme vous dites, M. Cassandre. J'y suis avec ce maud, qui est mon valet pour vous servir ; et Médor, mon chien de chasse, pour vous être agréable.

CASSANDRE.

Je descends.

ARLEQUIN, *d part.*

Je ne m'étais pas trompé ! Ah ! M. Follichonno-Léandre-de-la-Perche, vous n'êtes pas encore l'époux d'Isabelle.

GILLES.

C'est sans doute le beau-père qui vous a répondu ?

LÉANDRE.

Comme tu dis. D'après le portrait que m'en a fait mon père, ce doit être lui.

GILLES.

Il paraît bonace.

LÉANDRE.

Très-bonace ! il a, comme dit mon père, une fort mauvaise santé ; tant mieux, j'en hériterai plutôt, et cet argent me fera faire dans le monde la plus brillante figure.

ARLEQUIN, *d part.*

Nous verrons. qui sera l'héritier.

GILLES.

Monsieur, le voici.

S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN, CASSANDRE.

CASSANDRE, *sortant.*

Ah ! c'est vous, mon cher Léandre !

LÉANDRE.

Comme vous dites, cher beau-père.

CASSANDRE.

Je suis bien aise de vous voir en bonne santé.

LÉANDRE.

Mais, je suis passablement allègre. Et vous, comment vous portez-vous ?

CASSANDRE.

Assez mal ; toujours tourmenté par la goutte, un asthme, un catarre, le diable !

LÉANDRE.

Si le diable s'en mêle, je vous plains.

CASSANDRE.

Mais dans quel équipage êtes-vous ?

GILLES.

Tous en équipage de chasse, moi, Médor et mon maître.

CASSANDRE.

Quoi ! vous avez chassé ?

LÉANDRE.

Tout le long du chemin.

GILLES.

Nous avons tiré plus de cinquante coups de fusil !

CASSANDRE.

Vous avez, sans doute, tué beaucoup de gibier !

LÉANDRE.

Pas seulement un roitelet.

GILLES.

Pas un chat.

CASSANDRE.

Quoi ! vous tirez déjà votre poudre aux moineaux ?

LÉANDRE.

Comme vous dites. J'ai cependant vu beaucoup de gibier ; mais je tirais toujours à côté.

CASSANDRE.

Faute d'adresse ?

LÉANDRE.

Laissez donc, je suis le *Méléagre* de mon pays ! je les épargnais par pitié.

CASSANDRE.

Par pitié !

LÉANDRE.

Ah ! je suis fort piteux, moi !

GILLES.

Oui, monsieur est piteux.

LÉANDRE.

Comme dit Gilles.

GILLES.

Comme dit monsieur.

CASSANDRE.

Vous êtes beaucoup graudi !

LÉANDRE.

Oui, je suis assez grandelet !

CASSANDRE.

Il y a très-long-tems que je ne vous ai vu !

LÉANDRE.

Il y a pareillement fort long-tems que je suis privé de ce plaisir, certainement ; mais j'ai voyagé, j'ai fait le tour du monde, au moins ! j'ai visité l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Égypte, l'Arabie, les grandes Indes, les petites Indes !...

CASSANDRE.

Vous avez été jusqu'aux Indes !

GILLES.

Oui, nous revenons d'inde.

CASSANDRE.

Vous devez connaître la géographie ?

LÉANDRE.

La géographie ! . . . non, je n'y suis jamais entré ; mais j'en ai passé bien près. J'ai visité l'Ours blanc des mers méridionales, et l'Éléphant des mers glaciales. J'ai visité le Tropique du Cancer, et je compte bien, après mon mariage - voir aussi le Capricorne.

CASSANDRE.

Quel puits de science !... mais...

(*Pendant cette scène, Arlequin a détaché l'anneau qui tient Médor. Médor a fui. Arlequin a pris la forme d'un chien, et s'est mis à sa place.*)

Venez, mon cher Léandre, ma nièce est au jardin, hâtons-nous de l'aller trouver. Vous devez désirer de lui offrir vos hommages ?

LÉANDRE.

Comme vous dites, je le désire essentiellement.

GILLES.

Comme dit monsieur, nous le désirons ; car nous avons un grand appétit. Si bien que Médor me mord de tems en tems le gras des jambes.

LÉANDRE.

Il court grand risque de faire maigre, avec un tel gras.

GILLES.

C'est vrai, monsieur ; mais, comme on dit chez nous : *tel maître, tel valet.*

LÉANDRE.

Maraud ! tu m'apostrophe.

CASSANDRE.

Allons, venez, mon cher Léandre; je vais vous présenter à ma nièce: mais, songez à lui plaire!

LÉANDRE.

Soyez tranquille, je lui plairai.. trop; car comme on dit dans mon pays: qui pourrait résister au beau Leandre! (M.)
(Ils entrent tous chez M. Cassandre.)

SCENE XI.

Le théâtre change et représente un jardin.

ISABELLE.

Suis-je assez malheureuse? mon oncle veut me forcer à épouser son imbécille de Léandre!... mais, s'il croit que je puisse oublier Arlequin, il se trompe. J'ai juré de l'aimer toute ma vie, et quoiqu'à présent on ne se fasse aucun scrupule de rompre de tels sermens, je veux tenir le mien, en dépit de tous les Léandre venus et à venir... Mais, j'aperçois mon oncle! deux hommes l'accompagnent; à leur figure naïve, je ne puis douter que l'un d'eux ne soit mon futur époux. (M.)

SCENE XII.

ISABELLE, CASSANDRE, LÉANDRE,
GILLES, ARLEQUIN, sous la forme de Médor.

CASSANDRE.

La voici.

LÉANDRE.

Sa présence répand dans mon âme un trouble délicieux!

GILLES.

Elle est ma foi gentille!

LÉANDRE.

Adorable! Gilles.

GILLES.

Comment! adorable Gilles!... adorable Isabelle!

CASSANDRE.

Parlez donc.

LÉANDRE.

Tout à l'heure: laissez-moi réfléchir.

CASSANDRE.

A quoi réfléchissez-vous donc?

LÉANDRE.

A rien.

La Queue de Lapin.

CASSANDRE.

Comment , a rien !

GILLES.

Oui , c'est toujours là le sujet de ses réflexions.

CASSANDRE.

Allons , allons , du courage !

LÉANDRE.

Oh ! je n'en manque pas !

GILLES.

Parlez toujours ; si vous vous trouvez embarrassé , je vous soufflerai.

LÉANDRE.

A la bonne heure... mademoiselle charmante , et adorable Isabelle , votre beauté resplendissante , éclatante , brillante , et toute puissante qui m'enchantent... et...

GILLES , *le soufflant.*

Et votre figure éblouissante.

LÉANDRE , *répétant.*

Et votre figure éblouissante... rendent mon âme impatient... vu...vu l'ardeur...

GILLES , *soufflant.*

Qui me tourmente.

LÉANDRE , *répétant.*

Qui me tourmente , et qui... par ma flamme constante...

GILLES.

Allons , allons , courage !

LÉANDRE , *répétant.*

Allons , allons , courage... mais non , tu me souffles des bêtises , Gilles , vaurien , ignorant , pendard !

GILLES.

Enfin , monsieur , la beauté de mademoiselle vous coupe la parole.

LÉANDRE.

Oui , mademoiselle , comme dit Gilles , ça me la coupe.

GILLES.

Comme dit monsieur.

ISABELLE.

Voilà un début qui promet !

LÉANDRE , *d Cassandre.*

Je m'en suis passablement tiré , pas vrai ?

CASSANDRE.

Fort bien... Isabelle , que répondez-vous à M. Léandre ?

ISABELLE.

Que je suis très-flattée d'avoir pu lui inspirer un tendre sen

timent ; mais que mon cœur n'est plus libre , et que je le crois trop prudent pour vouloir m'épouser , malgré moi !

L É A N D R E .

Malgré vous , non , certainement ; mais n'ai-je pas tout ce qu'il faut pour plaire . Je suis fils unique de mon père ; je jouis d'une fortune immense !... je suis grand !... je suis mince , c'est vrai ; mais , quoique ça , je suis bien bâti !

C A S S A N D R E .

Il est moulé !

L É A N D R E .

Comme dit le beau-père , je suis moulé . Or , si j'ai quelques petits défauts , c'est la faute du moule .

I S A B E L L E .

Je vous ai déjà dit , monsieur , que j'avais donné mon cœur ,

L É A N D R E .

Hé ! qu'est-ce que cela fait , mademoiselle ? j'ai donné le mien au moins deux cent fois , et je l'ai repris : ça se fait , ça !

G I L L E S , qui jouait avec le chien .

Oh ! là ! là ! oh ! là ! là !... il me mord !

C A S S A N D R E .

Pourquoi ce bruit ?

L É A N D R E .

Te tairas-tu , Gilles , insolent ! maraud !

G I L L E S .

Mais , monsieur , c'est le chien , il joue brutalement comme tout .

L É A N D R E .

Eh ! ne joue pas avec cet animal , privé du raisonnement humain .

G I L L E S .

Il semble qu'il ait une dent contre moi , depuis qu'il aura entendu que je vous conseillais de vous en défaire .

L É A N D R E .

Paix , bélître ! (*le chien s'approche de Cassandre .*) (*à Isabelle .*) Vous verrez , mademoiselle , qu'il vous sera impossible de me résister . Je m'empresserai de vous faire goûter de tous les plaisirs ! Aimez-vous la danse ?

C A S S A N D R E .

Elle en est folle !

L É A N D R E .

Je vous conduirai au bal . J'ai déjà lu des affiches au traversant la ville... il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse , j'ai lu , sur ces affiches : *prix d'entrée pour un cavalier* . Est-ce qu'on va au bal à cheval , dans votre pays ?

G I L L E S .

Ah ! que ça serait farce !

CASSANDRE.

Non, mon ami, non, mais l'usage...

LÉANDRE.

Aimez-vous la chasse ?

CASSANDRE.

Passionnément !

LÉANDRE.

Soyez tranquille, beau-père, quand vous viendrez chez moi, je vous ferai chasser. Je suis un chasseur intrépide, moi ! j'ai dans mon château plus de cent bois de cerf, avec les relations historiques de leurs prises.

GILLES.

Cent bois de cerf, sans compter ceux qu'on a introduits dans la famille, et dont on n'a pas tenu registre.

CASSANDRE.

Mais que fait donc ce drôle de chien autour de moi ?... allez coucher, allez coucher. (*le chien le pousse le renverse et se sauve.*)

TOUTS.

Ah ! ciel !

CASSANDRE.

Ah ! je suis mort ! j'ai la tête cassée ! je n'en puis plus ! ah ! mon dieu !

GILLES.

Je vous disais bien qu'il fallait vous méfier de ce chien.

ISABELLE.

Désirez-vous qu'on vous conduise dans votre appartement ?

LÉANDRE.

Oui, oui, comme vous dites, nous allons l'y conduire.

GILLES.

C'est bienheureux qu'il soit tombé !

LÉANDRE, CASSANDRE.

Comment, bienheureux !

GILLES.

Certainement ; ça vous prouve que Médor est un animal dangereux.

LÉANDRE.

L'animal ! le benêt ! le sot ! allons, allons, aide-moi.

(M.) *ils prennent Cassandre par chacun un bras et l'emmenent. Isabelle les suit ; Arlequin l'arrête.*)

SCENE XIII.

ISABELLE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

Que vois-je ?

ARLEQUIN.

Ton Arlequin, qui vient t'arracher au pouvoir des barbons et des imbécilles.

ISABELLE.

Arlequin, ce serait toi !

ARLEQUIN.

Tu ne me reconnaissais pas !... Il est vrai que j'étais un peu déguisé.

ISABELLE.

Explique-moi ?...

ARLEQUIN.

Je t'expliquerai tout. Une bonne Fée me protège ; elle m'a donné une jolie petite queue de lapin, avec laquelle...

GILLES, *accourant.*

Médor ? Médor ?... Ah ! dieux, qu'est-ce que je vois ?...

M. Cassandre ; M. Léandre, venez, venez. (*il sort.*)

ISABELLE.

Grands dieux ! nous sommes découverts !

ARLEQUIN.

Ne crains rien, ma chère Isabelle ; l'amour et ma queue de lapin sauront te protéger. Viens, cachons-nous derrière ces buissons. (*ils se cachent.*)(*Gilles entre, suivi de Cassandre et de Léandre, et aperçoit Arlequin.*)

GILLES.

Tenez, ils sont là, là, derrière ce gros buisson.

(*M.*) *Ils vont pour pénétrer derrière les buissons ; le fond du théâtre devient l'entrée d'une horrible caverne, de laquelle il sort un grand nombre d'animaux féroces qui les poursuivent. Un énorme lion avale Gilles et le rend par derrière.*

SCENE XIV.

(*Le théâtre change et représente une petite place publique. Le joueur d'orgue fait le tour du théâtre. Arlequin et Isabelle entrent en scène.*)

Un joueur d'ORGUE, ARLEQUIN, ISABELLE.

ISABELLE.

Ils nous ont vus sortir, te dis-je ; ils sont sur nos traces !

Le joueur d'ORGUE.

Lanterne magique, pièce curieuse!

A R L E Q U I N.

En effet, je les aperçois, ils accourent!

I S A B E L L E.

Comment leur échapper?

Le joueur d'ORGUE.

Lanterne magique, pièce curieuse!

A R L E Q U I N.

Laisse-moi faire. (*au joueur d'Orgue.*) Brave homme, il faut me rendre un service.

Le joueur d'ORGUE.

Deux, si vous voulez; de quel s'agit-il?

A R L E Q U I N.

Nous sommes poursuivis, permettez-nous de nous cacher dans votre orgue?

Le joueur d'ORGUE.

Allons donc, vous êtes fou! comment pourriez-vous y entrer?

A R L E Q U I N.

Ne vous inquiétez pas; répondez: y consentez-vous?

Le joueur d'ORGUE.

Non, morbleu! me casser mon instrument!

A R L E Q U I N.

Vous me refusez! nous verrons si vous me refuserez toujours. (*il lui passe la queue de lapin sous le nez. Le joueur d'Orgue est forcé de consentir et ouvre son orgue.*) J'étais bien sûr de le rendre docile! mais il n'y a pas un moment à perdre. Allons, ma chère Isabelle, place-toi.

I S A B E L L E.

Mais, comment veux-tu...

A R L E Q U I N.

Place-toi, te dis-je; n'ai-je pas un génie à mes ordres?
(*ils se placent l'un après l'autre et disparaissent. Gilles, en entrant, aperçoit encore Arlequin.*)

S C E N E X V.

GILLES, LEANDRE, CASSANDRE, Le joueur d'ORGUE.

G I L L E S, *s'asseyant sur l'orgue.*

Il est là-dedans. M. Cassandre, mon maître, je le tiens; il est coffré!

C A S S A N D R E et L É A N D R E, *entrant.*

Où est-il?

GILLES.

Là-dedans, je l'ai vu y entrer; il avait toujours sa vilaine tête noire, et un habit de toutes couleurs, comme vous nous avez dépeint cet Arlequin.

CASSANDRE.

Dans cet orgue! oh! l'imbécille!

LÉANDRE.

Comme vous dites, c'est un imbécille!... Comment est-il possible qu'une créature humaine puisse tenir dans cet instrument?

GILLES.

Il s'est peut-être plié en trois ou quatre; d'abord, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y est.

Le joueur D'ORGUE.

Je vous dis qu'il n'y a personne dans mon orgue.

GILLES.

Et moi, je vous répète que je l'y ai vu entrer, et je vais vous confondre! (*il ouvre l'orgue et n'y trouve rien.*)

Le joueur D'ORGUE.

Là! êtes-vous satisfait? je vous disais bien qu'il n'y avait personne.

GILLES.

Visitons tous les tuyaux, il doit y être.

CASSANDRE.

Je suis bien fâché, monsieur, de tous les soupçons ridicules de cet imbécille!

LÉANDRE.

Comme vous dites, M. Cassandre... Je suis fâché monsieur...

Le joueur D'ORGUE.

Monsieur, il n'y a pas de mal, et si vous donnez quelque chose pour boire à votre santé?...

CASSANDRE.

Je n'ai pas de monnaie; et vous?

LÉANDRE.

Comme vous dites, je n'en ai pas.

GILLES, ayant pris l'orgue, en joue.

Ah! la drôle de manivelle! Ah! que c'est farce!... ça va tout seul!

Le joueur D'ORGUE.

Voulez-vous bien laisser ça? vous allez abîmer mon instrument!

GILLES.

Ah! pardine, faut pas être sorcier pour faire aller ça. (*Il continue. Il part de l'orgue des fâchés et des pétards. Ils sont effrayés; tous prennent la fuite.*)

SCENE XVI.

Le théâtre change et représente un désert garni de rochers, il y en a un plus élevé que les autres.

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN.

Enfin, ma chère Isabelle, nous sommes en sûreté !

ISABELLE.

Où sommes-nous ?

ARLEQUIN.

Je l'ignore ; mais je suis près de toi, je suis heureux !

ISABELLE.

Quel affreux désert !

ARLEQUIN.

L'amour saura l'embellir, et mon génie...

ISABELLE.

Tu as donc un génie ?

ARLEQUIN.

Et un joli.

ISABELLE.

Ah ! tu es bien heureux, d'avoir comme cela un génie dans ta manche !

ARLEQUIN.

Dans ma manche ! non, il est dans mon chapeau.

ISABELLE.

Quelle folie !

ARLEQUIN.

Rien n'est plus vrai... c'est un petit génie. *(il lui parle bas.)*

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, GILLES, au fond.

GILLES.

Ah ! les voici ensemble ! pour le coup, je vais avertir M. Cassandre et mon maître, et je leur prouverai que je ne suis pas si bête que j'en ai l'air.

ISABELLE.

Voilà Gilles !

ARLEQUIN, tirant sa patte.

Gilles !... Ah ! vilain espion ! c'est donc toi qui nous suit partout, et qui crois nous livrer à M. Cassandre ?

Qui, c'est moi qui te prends toujours en frac et en délit ;

je vais te faire pendre , pour l'apprendre à enlever les jeunes filles que mon maître veut épouser en mariage.

ARLEQUIN.

En attendant que tu fasses cette bonne oeuvre , je vais te frotter un peu les épaules.

GILLES.

C'est pas la peine , je bats mon habit tous les jours... D'ailleurs, bats-moi, bats-moi; le papa Cassandre est ici tout près, avec le commissaire et une forte escorte, et nous verrons quand nous serons six contre un , si tu la danseras , oui ou non.

(*Arlequin le chasse à coup de batte. Lazzis.*)

SCENE XVIII.

ISABELLE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

Il va amener Cassandre : comment nous soustraire à leurs recherches.

ARLEQUIN.

Quoi; Isabelle, tu trembles! oublie-tu que j'ai à mon chapeau un talisman qui me fera triompher des sots et des méchans! Montons sur ce rocher, il peut nous offrir une retraite assurée : hâte-toi. (*M.*) *ils y montent tous deux.*)

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LÉANDRE, CASSANDRE, Un Commissaire, GILLES, Gardes.

GILLES.

Cette fois-ci , je ne me trompe pas , les voyez vous ?.. Ah ! ils sont là !

LÉANDRE.

Comme tu dis , ils sont-là ! Vous les voyez , monsieur le commissaire.

CASSANDRE.

Vil séducteur !

ARLEQUIN.

Ah ! papa Cassandre , de la colère !

LÉANDRE.

C'est moi , monsieur , qui suis fort en colère , j'y suis extraordinairement !

ARLEQUIN.

Vous !... oh ! ça m'est égal.

Queue de Lapin.

D

CASSANDRE.

Isabelle, je vous ordonne de quitter ce malheureux, et de venir vous soumettre à l'autorité paternelle de votre oncle, ou le commissaire me fera justice.

ISABELLE.

Je ne puis quitter mon époux !

LÉANDRE.

Votre époux.

CASSANDRE.

Ton époux !

ARLEQUIN.

Oui, son époux. Ça vous dérange un peu, j'en suis bien fâché ; mais papa Cassandre, vous pouvez encore retrouver votre nièce ; approuvez notre union, et nous volons dans vos bras !

LÉANDRE.

Oncle trop débonnaire ! y consentiriez-vous ?

GILLES.

Oui, seriez vous assez b... assez bon pour y consentir ?

CASSANDRE.

Y consentir ! non, jamais. Monsieur le commissaire, faites saisir ce malheureux !

GILLES.

Oui, monsieur le commissaire, faites-le saisir !

LE COMMISSAIRE.

Je vous somme de quitter ce rocher.

ARLEQUIN.

Le quitter... Oh ! je le veux bien. Adieu, messieurs !

(M.) Le rocher se décompose, et devient un éléphant, qui porte les deux amans, dans une tour qu'il a sur le dos. Le fond du théâtre s'ouvre, et laisse voir une superbe caravane en marche. Léandre et Cassandre fuient en criant : *Ah ! monsieur le commissaire, à moi.* Gilles veut se sauver, il est saisi au milieu du corps, par un grand chameau qui continue la marche, et le balance dans les airs.)

GILLES, *criant.*

Aie ! ses dents ! Ah ! comme il serre ! comme il serre !

(L'éléphant traverse le théâtre ; la caravane continue sa marche : tableau général.)

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

Le théâtre représente une petite campagne.

S C E N E P R E M I E R E.

A R L E Q U I N , I S A B E L L E .

(Isabelle repose sur un banc de gazon ; Arlequin, la batte sur l'épaule, fait sentinelle.)

A R L E Q U I N .

H o ! qui vive ! éloignez - vous ! Allez , où je fais feu ! Pan ! pan ! il ne vient personne ! Nous sommes maintenant trop loin de M. Cassandre , pour que ce damné Gilles puisse nous déranger. Dors , Isabelle ! dors , petite , dors ! . . . Cependant éveille-toi ; car j'ai faim. Je ne dors pas comme toi , et qui ne dors pas , ne dine pas non plus.

I S A B E L L E , *révant.*

Le sot !

A R L E Q U I N .

Heim ! tu m'appelles ? . . . Oh ! la grosse mouche sur son bras ! . . . *(avec son chapeau.)* Veux-tu t'en ailer ? veux-tu t'en aller ? . . . Ah ! tu ne m'écoutes pas ! . . . Attends. *(il donne un coup de batte sur le bras d'Isabelle, qui se réveille.)*

I S A B E L L E .

Hé bien , quelle mouche te pique ?

A R L E Q U I N .

Tu te trompes , ma bonne amie ; c'est pas moi qu'elle piquait , c'était toi.

I S A B E L L E .

Tu as frappé bien fort !

A R L E Q U I N .

Aussi est-elle tuée ! . . . Tiens , tiens , vois son corps sanglant , gissant sur la poussière. As-tu bien dormi , ma bonne amie ?

I S A B E L L E .

Très-bien et très-mal ; sans cesse agitée par la crainte de nous voir séparés ! . . . En vérité , mon cher Arlequin , puisque tu as un génie qui te protège , tu devrais bien l'engager à apaiser mon oncle.

ARLEQUIN.

Ce n'est qu'après avoir souffert du froid pendant l'hiver, que nous voyons venir le printemps ; on n'obtient rien sans peine, et sûrement qu'il était écrit sur les tablettes du destin que nous devions souffrir ces épreuves, avant que d'être parfaitement heureux. Ce qui me console, c'est que tu es ma femme.

ISABELLE.

Dans six mois, ce sera peut-être ce qui te désolera !

ARLEQUIN.

Oh ! jamais, jamais !... Tiens, Isabelle, faisons un dernier effort auprès du papa Cassandre : il est tenace ; mais c'est égal, écris-lui de la bonne encre.

ISABELLE.

Eh ! tu n'en as pas ! comment écrire sans papier, sans plumes ?

ARLEQUIN.

Et ma petite queue de lapin ! as-tu déjà oublié les services que elle nous a rendus ? Tu vas voir. (*il touche un tronc d'arbre qui devient un secrétaire ; il ouvre un tiroir et en retire papier, plume, etc.*) Tiens, voilà du papier d'ivrogne.

ISABELLE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Sans doute, c'est du grand-raisin... Voilà de l'encre de grisette, c'est de la petite vertu... Je te nomme mon secrétaire, place-toi à mon secrétaire, et écris sous ma dictée.

ISABELLE.

Pourquoi n'écris-tu pas toi-même ?

ARLEQUIN.

Non, non, je mets mieux l'orthographe quand je dicte que quand j'écris.

ISABELLE.

Dictes-donc, mais dictez bien.

ARLEQUIN.

C'est mon fort... Allons, écris : « Mon cher oncle.

ISABELLE, *écrivait.*

» Mon cher oncle.

ARLEQUIN, *dictant.*

» J'aime Arlequin... et j'adore Isabelle.

ISABELLE.

Qu'est-ce que tu dis donc ? Lequel de nous deux écrit ?

ARLEQUIN.

Comment, lequel ? nous écrivons tous les deux, nous signerons tous deux : voilà tout.

ISABELLE.

Mais, on n'a jamais écrit une lettre de cette manière.

ARLEQUIN.

Quand on est deux, on ne doit rien faire seul, la besogne n'en va jamais si bien... As-tu écrit ?

ISABELLE.

Oui. Après ?

ARLEQUIN.

» J'épouse Isabelle.

ISABELLE, *écrivant.*

» Belle.

ARLEQUIN.

C'est vrai... » Et j'épouse Arlequin. Je vous conviens mieux que M. Léandre. Arlequin est charmant : as-tu mis charmant en grosses lettres ? vous êtes vieux...

ISABELLE.

» Vieux.

ARLEQUIN.

» Goutteux.

ISABELLE.

» Goutteux.

ARLEQUIN.

» Catarreux, asthmatique, paralitique. M. Léandre, qui » sait tout, sait, dit-on, un peu de médecine, et un homme » sage ne fait jamais son héritier d'un membre de la faculté, » où il s'expose à lui laisser son héritage plutôt qu'il ne le » voudrait. Je vous baisé les mains, papa Cassandre, je vous » embrasse, mon cher oncle, et suis, en attendant votre consentement à notre mariage, votre nièce et votre neveu, » ISABELLE et ARLEQUIN. »

ISABELLE.

Tiens, j'ai signé ; à ton tour.

ARLEQUIN.

Signe pour nous deux, j'y mettrai seulement ma pataraphe.

ISABELLE.

C'est fait. (*Arlequin plie la lettre.*) Comment la faire parvenir ?

ARLEQUIN.

Attends, je vais demander à ma queue de lapin de m'envoyer sa petite poste. (*Il fait des lazzis avec son chapeau, un petit diabolin passe sur une roue de feu, enlève la lettre et se sauve avec.*)

ISABELLE, *effrayée.*

Oh ! mon dieu !

ARLEQUIN.

N'aie pas peur, c'est le facteur.

ISABELLE.

Le facteur du diable, apparemment !

ARLEQUIN.

Il devient pour nous le messager de l'amour.

ISABELLE.

Voilà bien la lettre partie ; mais comment avoir la réponse ?

ARLEQUIN.

Sois tranquille , elle nous parviendra ; mais , dis-moi , Isabelle , ne sens-tu pas quelque chose là ? (*montrant sa poitrine.*)

ISABELLE.

Je sens l'amour le plus vif et le plus sincère.

ARLEQUIN.

Moi , je sens la faim la mieux conditionnée...

ISABELLE.

Je te parle de mon cœur.

ARLEQUIN.

Moi , je te parle de mon estomac. Il y a au moins deux heures que mon ventre fait glou glou !... Chère et jolie petite queue de lapin , transporte-nous dans une auberge , où nous puissions manger en gibelote le reste de ton charmant individu !

(Le théâtre change et représente l'intérieur d'une auberge. Dans le fond , sur un des côtés , un four où des garçons enfournent de la pâtisserie. A la cheminée , est une grande chaudière où des garçons mettent des jambons , des cervelats et des saucissons. D'autres travaillent aux fourneaux , et le maître surveille tout. Au fond est un petit escalier , conduisant à l'étage supérieur.)

SCENE II.

(Sur le devant de la scène , est une table sur laquelle sont deux flambeaux allumés , un gros pâté et un dindon rôti.)

LES PRÉCÉDENS , L'AUBERGISTE , Garçons.

L'AUBERGISTE.

Monsieur et madame , soyez les bien venus ; je vous attendais avec grande impatience.

ARLEQUIN.

Ah ! vous nous attendiez , monsieur , j'en suis charmé ; ça fait que sûrement nous n'attendrons pas après le dîner ?

L'AUBERGISTE.

Fi donc , monsieur , jamais on attend dans ma maison ; asseyez-vous , causez une heure ou deux , et dans un clin d'œil vous serez servis.

ARLEQUIN.

Une heure ou deux ! peste quel clin d'œil ! dites donc , mon petit ami , vous étiez donc prévenu de notre arrivée ?

L'AUBERGISTE.

Oui , monsieur , grâce au ciel ; c'est ce qui fait que je vais vous servir avec diligence , mais...

ARLEQUIN.

Vous avez là une diligence qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une dormeuse... Ah ça , qu'est-ce que vous avez de bon ?

L'AUBERGISTE.

J'ai de la pâtisserie, mais elle n'est pas encore au four ; du rôti mais on va le mettre à la broche ; un pot-au-feu , mais il n'a point encore écumé ; des poulets , mais il ne sont pas encore plumés ; des œufs frais , mais...

ARLEQUIN.

Des œufs qui ne sont pas pondus , peut-être ?

L'AUBERGISTE.

Pardonnez-moi. J'ai en outre des lapins , mais... Oui , monsieur , oui ; c'est une besogne que je fais toujours d'avance , pour raison ; mais...

ARLEQUIN.

Ça fait que les chalands sont obligés d'acheter chat en poche... Tenez , mon ami , en attendant le dîner , faites-nous servir du pain , du vin , et une ou deux livres de fromage de Parmesan.

L'AUBERGISTE.

Monsieur , je vous demande excuse , c'est une plaisanterie que je faisais ; votre dîner est tout prêt.

ARLEQUIN.

O mon ami , vous êtes un charmant garçon ! Viens , ma petite femme , viens te mettre à table. Oh ! le joli pâté ! le beau dindon !

CASSANDRE , dans la coulisse.

C'est très-étonnant. (*il tousse.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

ISABELLE.

Qu'entends-je ?

LÉANDRE , dans la coulisse.

Comme vous dites.

ARLEQUIN.

Oh ! sangodémi ! c'est M. Cassandre !

ISABELLE.

Léandre est avec lui !

ARLEQUIN.

Où nous cacher ?

L'AUBERGISTE.

Monsieur , on va vous apporter du vin , et du chenu !

ARLEQUIN.

Mon ami , vous avez sans doute d'autres chambres ?

L'AUBERGISTE.

D'autres chambres ! oui , monsieur ; j'en ai ici-dessus trois de plain-pied , sans compter les mansardes ; mais...

ARLEQUIN.

Il n'y a pas de mais, il m'en faut une tout de suite.

L'AUBERGISTE.

C'est facile, monsieur; mais...

ARLEQUIN.

Viens, Isabelle. Faites-nous porter ce que je vous ai demandé, ça nous fera attendre le dîner. (*il monte avec Isabelle.*)

SCENE III.

CASSANDRE, LÉANDRE, GILLES,
L'AUBERGISTE, Garçons.

CASSANDRE, *une lettre à la main.*

C'est incroyable!

LÉANDRE.

Comme vous dites.

GILLES.

Ça, me passe!

CASSANDRE.

Ce diable, qui est venu me remettre cette lettre, et qui m'a grillé une partie de ma perruque!

LÉANDRE.

Qui a pensé enflammer une de mes atles de pigeon!

GILLES.

Qui a roussi ma fraise!

CASSANDRE.

C'est bien là l'écriture de ma nièce! mais, comment se fait-il qu'un diable soit son messager?

LÉANDRE.

C'est facile à expliquer... il se pourrait que par la conjonction, et l'éruption hidropiryque... parce que la terre est remplie de commotions électriques, et de vapeurs sudorifiques, qui produisent une matière inflammable... que Cicéron, dans le chapitre quatre-vingt-douze de l'Enéide, dénomine par la dénomination de feux folets.

GILLES.

Comme dit monsieur, de feux folets, c'est ça. Et ces feux folets sont produits par les exhalaisons météoriques de... Vous comprenez?

CASSANDRE.

Cependant...

LÉANDRE.

Ah? je conçois votre raison; mais la philosophie...

GILLES.

Où, la philosophie ! quelle science !... autant les procureurs normands sont au-dessus des parisiens, autant le soleil est au-dessus de la lune ; autant la lune est au-dessus des réverbères, autant la philosophie...

CASSANDRE.

Mais, je crois...

LÉANDRE.

Vous avez tort !

CASSANDRE.

Il est probable...

GILLES.

Non, monsieur ; parce que...

LÉANDRE.

Comme dit Gilles ; parce que : voilà la raison trouvée ! Pline n'aurait pas autrement défini cela. Tenez-vous en là, je vous le conseille.

GILLES.

Ce que c'est que l'érudition !

CASSANDRE.

Que vous êtes heureux d'être aussi instruit !

LÉANDRE.

Il est vrai que je ne suis point gauche sur le chapitre des sciences : je connais la physique, l'astronomique, l'algèbre, la géométrie, la mnémotechnique, la... J'ai appris à tirer des armes, l'épée, le fusil, le canon !

CASSANDRE.

Vous savez un peu de médecine ?

LÉANDRE.

Enfin, j'en sais assez pour tuer mon homme proprement, tout comme un autre.

GILLES.

Pourvu qu'il soit déjà bien malade.

LÉANDRE.

Béâtre !

L'AUBERGISTE.

Ces messieurs desirent-ils quelque chose ?

LÉANDRE.

Oui, tout-à-l'heure.

CASSANDRE.

Je prendrai un bouillon.

L'AUBERGISTE, aux garçons.

Allons, allons, dépêchons-nous : toutes les casseroles sur le feu.

Quatre de Lapin.

E

CASSANDRE.

Cette ingrante Isabelle !

L'AUBERGISTE, *au fond.*

Cette poularde est bien dure !

LÉANDRE.

Que faire pour l'attendrir ?

L'AUBERGISTE.

Migeotez-là un peu.

LÉANDRE.

Si je parviens à l'épouser, je trouverai bien le moyen de lui plaire ; car, aussi-tôt après le mariage...

CASSANDRE.

C'est juste ; mais si elle nous échappe ?

LÉANDRE.

Alors, je serai...

L'AUBERGISTE.

Le dindon...

GILLES.

Comme vous dites, vous le serez.

LÉANDRE.

Si elle continue, sa conduite va me mettre...

L'AUBERGISTE.

A la broche.

LÉANDRE, *à Gilles.*

Comment, à la broche !... au désespoir, sot ! animal !

GILLES.

Monsieur, je ne dis pas non.

LÉANDRE.

Me mettre à la broche ! ce drôle-là me prend-il pour un chapon ?

CASSANDRE.

Calmez-vous, mon cher Léandre, espérez...

LÉANDRE.

Et que voulez-vous que j'espère ? en vain je demande quartier !... l'ingrante Isabelle se rit de mes soupirs, comme la lune, sous le nom de la cruelle Diane, désespérait les tendres bergers de la Thessalie !

GILLES.

Cependant, monsieur, la lune n'est pas si cruelle que vous le dites ; elle n'est pas toujours sans quartier.

LÉANDRE.

Le sot ! mais, papa Cassandre, lisez donc cette lettre ?

CASSANDRE.

Je le veux bien. (*il ouvre la lettre.*) Ah ! je ne puis lire, je suis si fatigué ! j'ai éprouvé tant de malheurs aujourd'hui !

ma santé est si chancelante ! mes yeux sont ternes , mais si ternes , si ternes...

GILLES.

Ils sont tout pleins d'eau !

CASSANDRE.

Je ne puis déchiffrer le moindre mot !

GILLES.

Je vais vous donner de la lumière.

LÉANDRE.

C'est ça , ça vous éclaircira la vue ; un peu de lumière ?

CASSANDRE.

Je le crois comme vous. Qu'on est à plaindre à mon âge d'avoir une santé si faible !

GILLES.

Voilà une bougie.

CASSANDRE, lisant.

Ah ! à la bonne heure !... « Mon cher oncle.

GILLES.

C'est toujours comme ça que commence une lettre.

CASSANDRE, continuant.

» J'aime Arlequin , et j'adore Isabelle.

LÉANDRE.

Voilà un style bien sangrenu !

CASSANDRE, continuant.

» J'épouse Isabelle !

LÉANDRE.

Hein ?

CASSANDRE.

J'épouse Isabelle , et j'épouse Arlequin.

GILLES.

Ah ! que c'est traître ! ils s'épousent tous deux !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS , ARLEQUIN , sur l'escalier.

ARLEQUIN.

Il tient notre épître !

LÉANDRE.

Ils s'épousent tous deux ! il y aura un malheur ! par César ! je tuerais cet insolent Arlequin !

ARLEQUIN.

Nous verrons cela.

CASSANDRE, continuant.

» Je vous conviens mieux que M. Léandre.

L É A N D R E.

Ah ! quelle insigne calomnie ! la preuve que je vous conviens mieux que lui , c'est qu'il ne vous convient pas du tout.

C A S S A N D R E , *continuant.*

» Arlequin est charmant ! vous êtes vieux , goutteux , catarreux ! » quelle insolence !

L É A N D R E.

Il lui en coûtera la vie !

A R L E Q U I N.

C'est trop cher !

(Pendant la lecture de cette lettre, Gilles, qui tient la chardelle, s'endort, le feu prend à la lettre. Cassandre la lâche aussitôt qu'il s'en aperçoit. Le chapeau de Cassandre s'entève et reste suspendu en l'air.) (M.)

C A S S A N D R E.

Aie ! comment , coquin ! tu dors , tu brûles cette lettre , tu me brûles les doigts.

G I L L E S.

Ah ! dieu , c'est-y possible ?

L É A N D R E.

Le pendard ! il ne sait faire que des étourderies.

C A S S A N D R E , *soufflant sur ses doigts.*

Aie ! aie ! mes doigts brûlent !

G I L L E S.

Comment voulez-vous que le feu s'éteigne , vous soufflez dessus ? voulez-vous de l'eau ?

C A S S A N D R E.

Encore un mal de plus à ajouter aux autres ! . . . mais j'ai bien froid à la tête ; où donc est mon chapeau ?

G I L L E S.

Là , voilà bien autre chose ! croyez-vous pas que je l'ai dans ma poche , votre chapeau ?

C A S S A N D R E.

Mais , enfin , où est-il ? je ne suis pas venu ici sans coëffure.

G I L L E S.

Je le crois bien , depuis votre mariage : je défie bien que cela vous arrive.

L É A N D R E.

Avez-vous une lunette d'approche ?

C A S S A N D R E.

Non ; pourquoi ?

L É A N D R E.

Je crois l'apercevoir en l'air.

G I L L E S.

Oui.

CASSANDRE.

C'est vrai pourtant, c'est lui ! comment diable tient-il tout seul ?

LÉANDRE.

Je vous l'expliquerais bien ; mais il vaut mieux songer à l'attrapper. Gilles, va chercher une échelle. (*Gilles sort.*)

CASSANDRE.

Mon pauvre chapeau !

LÉANDRE.

Toutes les fois qu'une matière légère se trouve sur une masse vuide, il est reconnu que... Enfin, votre chapeau est très-léger, votre tête est très-creuse, et c'est ce qui fait que...

GILLES, *apportant l'échelle.*

Voilà l'échelle !

CASSANDRE.

Tiens-là bien, je vais monter !... Aie, ma goutte !

LÉANDRE.

Laissez donc, je ne le souffrirai point ; je serai plus leste que vous, et d'ailleurs je ne crains rien, moi !... Tiens bien l'échelle, maraud !

GILLES.

Soyez tranquille, je suis fort ! (*il tient l'échelle, et Léandre monte avec beaucoup de ménagement. Cassandre est éloigné d'eux.*)

CASSANDRE, *toussant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! Gilles, prends donc garde, tu vas écraser mes lunettes.

GILLES.

Où sont-elles donc, vos lunettes ? (*il veut les chercher, lâche l'échelle. Léandre tombe ; le chapeau disparaît.*)

LÉANDRE.

Oh ! le malheureux ! le malheureux !

GILLES.

Ah ! mon dieu, il est tombé ! là ! j'en étais sûr !

CASSANDRE.

Vous êtes-vous fait mal ?

LÉANDRE.

Hélas ! comme vous dites.

CASSANDRE.

Seriez-vous blessé ?

LÉANDRE.

Oh ! non, non, au contraire, c'est dans les rhins.

CASSANDRE.

Que je suis fâché de cela ! pour un malheureux chapeau ! (*à part.*) En attendant, c'est toujours un chapeau de perdu !

L É A N D R E.

Malheureux ! maladroit ! tu pouvais me tuer !

G I L L E S.

Sûrement que je le pouvais ; mais , dame , j'ai manqué mon coup.

L É A N D R E.

Comment ?

G I L L E S.

Sûrement , il m'appelle avec ses lunettes !...

L É A N D R E.

Allons , allons , ce ne sera rien... Tenez , beau-père , voulez-vous m'en croire ? voilà une table bien servie , plaçons-nous y.

C A S S A N D R E.

Ma foi , je le veux bien ; car je suis si faible , si malade ! cette maudite toux me déchire la poitrine !

G I L L E S.

Ça nous remettra un peu.

A R L E Q U I N , *d' part.*Ah ! tu veux manger mon dîner ! (*ils vont se mettre à table , Léandre découpe un pâté.*)

L É A N D R E.

Ce pâté a un fumet délicieux ! margons , ensuite s'il faut se battre , je me battraï. Car , eût-il dix pieds de haut , un homme ne me ferait pas reculer d'une demi-sémeille ! (*il ouvre le pâté , il en sort un enfant habillé en hussard. Il tire sur eux un coup de pistolet , et les poursuit.* (M.))L É A N D R E , C A S S A N D R E , *fuyant.*

Ah ! c'est le diable ! c'est le diable !

S C E N E V.

G I L L E S.

Ah ! ciel ! un régiment de cavalerie dans ce pâté ! grace , grace , messieurs les hussards ! je ne vois plus rien ! ah ! ah ! il n'y a plus rien. C'était peut-être une idée ! avançons doucement... Eh ! non , il n'y a rien ! ah ! qu'ils sont donc bêtes , de s'être enfuis comme ça !... En attendant j'ai faim ! ils ne reviennent pas ! j'ai bien envie de dire deux mots à ce dindon ! ma foi , oui , je me décide ! car c'est surtout à table que les absents doivent avoir tort. (*il s'approche de la table veut attaquer le dindon , il en sort un gros chat.*) Ah ! ah ! ah !... Eh ! là ! là ! qu'est-ce que je vois ? est-ce le diable ?... non , je n'ai pas vu le diable , c'est le chat !... Maudite table , je ne m'approche plus de toi !... Cependant , j'ai une faim ! ah !

mais, une faim ! s'il y avait quelque chose dans le four ?... les garçons ne sont pas ici, le maître n'y est pas non plus ! l'occasion est belle... Allons doucement. (*il ouvre le four, en tire un petit pâté, et le mange.*) Ils sont ma foi bons, très-bons, un peu salés, pas tout-à-fait assez cuits ; mais, aussi pour le prix !... Encore un... diable, ils sont bien avant ! (*il veut en reprendre un autre ; Arlequin descend, le pousse dans le four, en ferme la bouche et sort. Gilles pousse des cris horribles.*) (M.)

S C E N E V I.

GILLES, dans le four, CASSANDRE, LEANDRE.

L É A N D R E.

Vous verrez, M. Cassandre ; si je trouve le diable, je lui apprendrai à me jouer des tours de cette espèce ! je veux le pourfendre : je me bats comme un démon, moi.

C A S S A N D R E.

Allons, appeaisez-vous ; il ne fait pas bon à se jouer avec le diable : il sera plus malin que vous.

L É A N D R E.

Lui ! je veux le jouer par dessous jambe.

G I L L E S, dans le four.

Ah ! là ! là !... ah ! là ! là !... au secours ! au secours !

C A S S A N D R E.

Qu'est-ce ?

L É A N D R E.

C'est la voix de Gilles !

C A S S A N D R E.

Où est-il fourré ?

G I L L E S, dans le four.

Dans le four !

L É A N D R E.

Dans le four ! serait-il vrai ? (*ils ouvrent le four et l'en retirent ; il a un gâteau dans la bouche.*)

C A S S A N D R E.

Il était vraiment dans le four ! et il n'est pas mort ?

L É A N D R E.

Que faisais-tu là, vaurien, maraud !

G I L L E S.

Mon dieu, monsieur, comme je craignais que le diable ne vous eût emporté, je vous cherchais partout ; quand au moins vingt démons se sont jetés sur moi, et m'ont enfourné comme une tourte à la franchipanne ; mais j'ai fait un fier ravage dans le four, j'ai mangé toute la fournée.

CASSANDRE.

Et tu n'est pas brûlé ?

GILLES.

Il est bienheureux pour moi que la four était un peu refroidi, un degré de plus j'étais cuit !

LÉANDRE.

Tu es un imposteur, tu as regardé dans le four, pour chercher à subtiliser quelque pièce de pâtisserie, gourmand ! voleur ! ... c'est égal, quoique ta gourmandise ait mérité le juste châtement qui t'a été infligé, je n'entends pas qu'on manque de respect à mon domestique... Je vais trouver le maître de la maison, et, par mon épée, il y aura du sang de répandu !... Venez avec moi, beau-père

CASSANDRE.

Pourquoi donc ça ?

LÉANDRE.

Pour me retenir, si je m'emportais. (*ils sortent.*)

SCÈNE VII.

GILLES.

Ces coquins de démons ! comme ils ont pensé me rôtir !... J'ai toujours joliment travaillé les petits pâtés ! quoique ça, ça ne profite guères, je sens encore mon estomac !... J'ai pourtant mangé tout ce qu'il y avait dans le four ! il faut croire que le four est plus petit que mon ventre... Oh ! oh ! j'aperçois là une chaudière bien appétissante !... Que vois-je ? des jambons ! des saucissons !... oui, ç'en sont ! J'ai bien envie de faire une petite provision ; mes poches sont profondes, personne ne me voit... Allons, je cède à la force de la tentation. (*il se penche sur la chaudière. Arlequin reparait, le plonge dedans, et sort.*) (M.)

SCÈNE VIII.

CASSANDRE, LÉANDRE, GILLES, dans la marmite.

GILLES.

Au secours ! au secours ! M. Cassandre, M. Léandre, à moi !

LÉANDRE.

Quels sont donc ces cris ?

CASSANDRE.

C'est la voix de Gilles !

LÉANDRE.

Il se sera encore attiré quelque mystification.

CASSANDRE.

Où est-il ? dans le four.

LÉANDRE, *allant l'ouvrir.*

Voyons... Il n'y est pas, à moins qu'il ne soit réduit en cendres ?

CASSANDRE.

Bah ! bah ! s'il était en cendres, il ne crierait pas.

LÉANDRE.

Pardonnez-moi ; je vais vous expliquer cela. La cendre est un végétal minéro-métallique...

CASSANDRE.

Cherchons-le d'abord, je vous écouterai après.

LÉANDRE.

Cherchons-le, je le veux bien ; ou plutôt appelons-le Gilles.

CASSANDRE.

Gilles ?

LÉANDRE.

Gilles ?

CASSANDRE.

Gilles ?

GILLES.

Me voilà !

CASSANDRE.

Où es-tu ?

GILLES.

Dans la marmitte.

CASSANDRE.

Dans la marmitte ! oh ! le pauvre garçon !

LÉANDRE.

Un homme dans une marmitte, ressemble à Diogène, qui, dans son tonneau...

CASSANDRE.

Eh ! mon ami, laissez Diogène dans son tonneau, et venez tirer Gilles de sa marmitte. (*ils y vont.*) Mais comment se fait-il que tu sois tombé dans cette marmitte ?

GILLES.

Je n'en sais rien. Encore un voyage de plus, je sors de la graisse. Quoi ! *les esprits* m'ont mis au four, ils m'ont mis au court-bouillon ; sortons vite, où ils me mettront en salmi.

LÉANDRE.

Insolent coquin, tu as encore voulu dérober quelque chose ; c'est bien fait.

CASSANDRE.

Donnez-lui un verre d'eau, c'est mon spécifique dans toutes mes maladies.

Qucue de lapin.

F

GILLES.

Non, pas d'eau, ça m'écoûurerait, donnez-moi un peu de vin, par-dessus le bouillon que j'ai bu, ça me fera du bien.

LÉANDRE.

Le pendard ! l'ivrogne !
(Gilles gagne la table, aussitôt il sort du pâté un énorme géant sont en feu. Tout le monde prend la fuite.) (M.)

SCENE IX.

(Le théâtre change et représente une petite campagne; d'un côté, une maison portant cette inscription: *Maison de madame Gigogne.*)

ARLEQUIN, ISABELLE.

ISABELLE.

Ah ! le pauvre Gilles !

ARLEQUIN.

Le pauvre Léandre !

ISABELLE.

C'est le valet que tu as le plus maltraité.

ARLEQUIN.

Il est assez d'usage que les valets souffrent des sottises de leurs maîtres.

ISABELLE.

Et la réponse à notre lettre ?

ARLEQUIN.

Tu la recevras bientôt. Quoique M. Ossandre n'en ait la que la moitié ; car Gilles a brûlé l'autre.

ISABELLE.

Le maladroit.

ARLEQUIN.

Sois tranquille, ma bonne amie ; grace à ma queue de lapin, ton oncle me nommera bientôt son neveu, et Léandre ira finir son tour du monde avec son spirituel valet. (M.)
On entend le bruit de plusieurs instrumens et d'un tambour.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, UN TAMBOUR, et quatre musiciens grotesquement vêtus. Ils forment un concert bizarre.

ARLEQUIN.

Tiens, est-ce que ces gens-là sont fous ? ils viennent de ce côté ; restons.

LE CRIEUR.

Vous êtes avertis, de la part de la très-plaisante et risible dame Gigogne, que l'on va célébrer à l'instant l'anniversaire de la naissance de Carlinos, enfant chéri de la gaité.

ARLEQUIN.

De Carlinos ! (*aux musiciens.*) Tenez, mes bons amis, voilà pour boire!

LECRIEUR.

Monsieur, ils sont payés.

ARLEQUIN.

C'est égal, ils boiront un petit coup à ma santé, ça leur donnera des forces. Un musicien ! c'est comme une terre aride, ça ne produit qu'à force d'être arrosé.

LECRIEUR.

Quand merci, monsieur.

ARLEQUIN.

Adieu, mes petits amis. (*ils sortent.*)

SCENE XI.

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN.

Ma chère petite Isabelle, nous irons à cette fête.

ISABELLE.

Mon ami, tu n'est pas raisonnable ! au moment où nous sommes poursuivis, tu veux aller à cette fête ?

ARLEQUIN.

Certainement, c'est une fête de famille.

ISABELLE.

De famille ?

ARLEQUIN.

Oui, je suis parent de Carlinos.

ISABELLE.

Carlinos ! quel homme était ce Carlinos ?

ARLEQUIN.

L'enfant chéri de la gaité, le modèle de tous les arlequins, l'objet des regrets éternels de la scène italienne.

ISABELLE.

Et tu étais son parent ?

ARLEQUIN.

Oui, ma bonne amie, de bien loin, bien loin ; je ne suis, tout au plus, que son arrière petit, petit cousin.

ISABELLE.

N'importe, tu as des droits à son héritage ?

ARLEQUIN.

Oh ! il a un héritier qui ne nous a laissé qu'une bien mince partie de la succession. *La porte est là, entrons chez la maman Gigogne.* (M.) *il frappe à la porte ; on ouvre.*

LECRIEUR.

Ah ! c'est vous, M. Arlequin ; entrez, entrez, vous serez bien reçu.

ARLEQUIN, à Isabella.

Que dis-tu, je serai bien reçu. On ne se douterait pas que je vais chez mes parens ! (M.) *ils entrent.*)

SCENE XII.

GILLES.

Ah ! que ça m'ennuie de courir comme ça, d'attrapper des torgnolles. . . de me. . . C'est vrai ça, je suis vif quand on m'insulte, ça me fait tout de suite une affaire terrible... témoin tantôt avec cet Arlequin ; j'ai bien dans l'idée qu'il m'avait battu ; mais, comme c'était par derrière, je ne l'ai pas vu, et je n'ai rien dit. Avec tout ça, j'aurai bien assez de mal à trouver une femme, quand j'en voudrai une pour moi, sans me faire lapider pour marier mon maître... Ah ! qu'est-ce que j vois là d'écrit ?... je ne peux pas lire : c'est pas des lettres moulées !... Ah ! que c'est bête d'écrire en écriture ! c'est égal, je vas frapper à la porte pour m'informer de ce que c'est. (*il frappe, Arlequin ouvre.*)

SCENE XIII.

GILLES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN

Que voulez-vous, mon grand nigaud ?

GILLES, *regardant toujours l'enseigne.*

C'est malhonnête ça, monsieur. Je voudrais savoir ce qu'il y a d'écrit sur votre enseigne ?

ARLEQUIN.

Ce qu'il y a ? que vous êtes un imbécille, mon bon ami. (*il lui donne un coup de batte.*)

GILLES.

Ah ! c'est toi ! je te reconnais à tes gestes, vilain moricaud, tu ne m'échapperas pas. (*il veut entrer ; Arlequin ferme brusquement la porte et lui prend le nez.*) Ah ! là ! là ! monsieur, je vous en prie, rendez-moi mon nez ! je ne m'en servirai plus contre vous. Ah ! là ! là ! à moi ! au secours !

SCENE XIV.

GILLES, CASSANDRE, ensuite LEANDRE.

CASSANDRE.

Qu'as-tu donc, mon pauvre Gilles ?

GILLES.

Je n'ai rien, monsieur, pas même mon nez.

CASSANDRE.

Comment, ton nez ?

GILLES.

Il est resté dans la maison, regardez plutôt. *il retire son nez qui est allongé d'un pied.*

CASSANDRE, riant

Ah ! ah ! ah ! quel nez ! ah ! ah ! ah ! quel nez ! quel nez !

GILLES.

Ah ! quel nez ! c'est un nez raffé, quoi.

CASSANDRE, riant.

Ah ! qu'il est drôle ! Léandre ? Léandre ? venez donc voir.

Ah ! quel nez ! *(il pousse à Cassandre un nez semblable.)*

LÉANDRE, entrant avec un pareil nez.

Quels sont ces cris immodérés ? qu'avez-vous. *(il rit.)* Ah ! ah ! ah ! quel nez !

GILLES, se moquant de Cassandre.

Ah ! ah ! ah ! le papa ! le papa ! quel nez ! quel nez !

LÉANDRE.

Quel nez gigantesque, ah ! ah ! ah !

CASSANDRE.

Et vous aussi, ah ! ah ! c'est trop plaisant !

GILLES.

Et mon maître aussi ! ça fait la famille des nez ! ah ! ah ! ah !
(ils sortent tous en se moquant les uns des autres.)

(Le théâtre change et représente un jardin chinois ; des kiosques, des figures et des ornemens du genre. Au fond, sous un berceau de feuillages, est une pagode. Les Danseurs sont groupés : ils reçoivent gracieusement Arlequin et Isabelle.)

SCENE XV.

ARLEQUIN, ISABELLE, Danseurs et Danseuses.

ARLEQUIN.

J'espère que nos trois amis se sont tirés de cet affaire-là, avec un joli pied de nez ! je pourrais leur laisser ce petit agrément ; mais en faveur du papa Cassandre, je consens à ce qu'ils redeviennent tous aussi camards qu'auparavant. Mais, regarde donc comme ils sont polis ! Ne vous dérangez pas, messieurs et dames, ne vous dérangez pas ; nous allons faire comme si nous étions de la maison.

(Isabelle et Arlequin se placent sur un trône de verdure. Le Ballet commence. Il est exécuté par des chinois, un pierrot, une pierrette, un arlequin, un polichinelle, une mère gigogne, des nains à grosses têtes, ecc. A la fin du ballet, Gilles entre.)

GILLES.

Les voilà, je les tiens, je les prends, M. Léandre, M. Cassandre.

(Les Danseurs l'entourent et le battent. Léandre et Cassandre se trouvent enveloppés dans des gaines au-dessus desquelles leur tête passe ; la pagode se décompose et devient une gloire qui enlève Mirza, Isabelle et Arlequin.) Tableau général. *Fin du second Acte.*

A C T E I I I.

Le théâtre représente un superbe palais aérien. Au lever du rideau, on voit, de droite et de gauche, huit pedestaux sur lesquels sont placés huit Sylphes. L'un tient une harpe, l'autre une lyre, deux ont des flûtes, deux autres des haut-bois, et les deux derniers des cors antiques. Tout est immobile.

SCENE PREMIERE.

DEUX NYMPHES, autres compagnes de Mirza.

Ire. NYMPHE.

ADMISE depuis peu de jours au nombre des compagnes de Mirza, vous devez desirer connaître le séjour que vous allez habiter, et je m'empresse de vous satisfaire.

IIe. NYMPHE.

Votre complaisance m'enchanté !

Ire. NYMPHE.

Ce lieu se nomme le palais des délices.

IIe. NYMPHE.

Ce nom lui convient parfaitement.

Ire. NYMPHE.

C'est là qu'elle vient se délasser de ses travaux. Ces statues sont huit Sylphes, qui, depuis l'enchantement de notre maîtresse, sont restés inanimés.

IIe. NYMPHE.

Quoi ? votre maîtresse ?...

Ire. NYMPHE.

Victime de la méchanceté de l'enchanteur Merlin, à vécu quelque tems sous la forme d'un cygne; mais un mortel généreux a sauvé ses jours, et a dissipé son enchantement. Son retard m'étonne, elle devrait être de retour; mais elle songe sans doute à faire des heureux: c'est son plus cher amusement.

IIe. NYMPHE.

Et ces Sylphes ?

Ire. NYMPHE.

Ils étaient presque tous des modèles de tendresse et de galanterie, celui-ci, surtout, était épris d'une mortelle que le mort vint lui ravir. Hé bien, il pleura cent ans l'objet de sa tendresse.

Ис. Н У М Ф Н Е.
Cent ans ! quel dommage qu'il soit de marbre !

Ире. Н У М Ф Н Е.
Quant à celui-là , il n'a jamais aimé !

Ис. Н У М Ф Н Е.
Il n'a point connu l'amour ?

Ире. Н У М Ф Н Е.
Jamais. Il fuyait le femmes.

Ис. Н У М Ф Н Е.
Il n'a que ce qu'il mérite.

Ире. Н У М Ф Н Е.

C'était le seul qui pensât de cette manière. Mais les autres étaient si aimables ! ils nous disaient mille douceurs ; ils avaient toujours de ces riens aimables qui plaisent tant aux femmes !

Ис. Н У М Ф Н Е.

Et qui , souvent , leur tourment la tête !

(Un coup de tonnerre se fait entendre. La voûte s'ouvre, Mirza descend dans un nuage, qui traverse le théâtre, tandis qu'Arlequin et Isabelle descendent perpendiculairement dans un autre nuage. A peine Mirza est-elle à terre, que toutes ses femmes se groupent autour d'elle.)

S C E N E I I.

LES PRÉCÉDENS, MIRZA, ARLEQUIN, ISABELLE.

M I R Z A.

O mes compagnes fidèles , quel joie pour moi de me retrouver enfin près de vous , affranchie du sort auquel le barbare Merlin m'avait condamnée ! Et toi , bon Arlequin , pour te prouver ma reconnaissance , je t'ai transporté dans ce lieu , où nul mortel , jusqu'ici , n'avait pénétré.

A R L E Q U I N.

C'est bien dommage , car c'est très-joli ! C'est votre maison de campagne ? elle est charmante !... vous avez sûrement des champs , des prés , des vignes tout au tour ! quelle jolie petite propriété ! Comment la trouve-tu , Isabelle ?

I S A B E L L E.

Tout ici m'enchanté !

A R L E Q U I N.

Ah ! sangodómi les belles statues ! les beaux jeunes gens... Madame la fée , qu'est-ce que c'est que ces petits bons-hommes-là ?

M I R Z A.

Ce sont des Sylphes , ils sont enchantés.

A R L E Q U I N.

Ils sont enchantés de vous voir ! mais , est-ce qu'ils dor-

ment ?.. ah ! je vois ce que c'est ; ce sont des musiciens ; ils auront bu un petit coup de trop : mais ils feraient mieux d'aller dormir , dans leurs lits... Dites donc , messieurs ?

MIRZA.

Ils ne t'entendent pas.

ARLEQUIN.

Comment ! ils sont sourds ? Ça fait de jolis musiciens !

MIRZA.

Ils sont enchantés, te dis-je. Mon ennemi les a changés en marbre.

ISABELLE.

En marbre...

ARLEQUIN.

Ah ! que c'est dur !

MIRZA.

Ils étaient Sylphes !

ARLEQUIN.

Sylphes ! je ne connais pas ce métier-là.

Ire. NYMPHE.

Mirza , votre retour nous rend au bonheur , que ces infortunés partagent notre félicité ; rendez-leur l'existence !

MIRZA.

Vous vous intéressez bien vivement à leur sort ?

Ire. NYMPHE.

Ils sont si malheureux !

MIRZA.

Et vous êtes bien sensible !

Ire. NYMPHE.

Daignez les animer ?

ARLEQUIN.

Si madame voulait donner une âme à tous ceux qui n'en ont pas , elle ne manquerait pas de besogne !

Ire. NYMPHE.

Ah ! Mirza , pourriez-vous prolonger leur supplice , il est si cruel ! et puis , ils nous faisaient si bien danser !

ARLEQUIN.

On n'oublie pas ces petits services-là. Madame Mirza , je vous en prie , un grand coup de baguette , et nous allons tous sauter de joie !

ISABELLE.

Bonne Mirza , je vous en conjure !

ARLEQUIN.

Rendez-seulement les mains à ces deux-ci , et puis le soufflez aux instrumens à vent.

MIRZA.

Hé bien , je cède à ta prière , je consens à les animer ; mais

seulement assez pour qu'ils puissent nous donner une idée de leurs talens. (*elle remonte le théâtre, fait un signe avec sa baguette, les musiciens s'animent.*)

ARLEQUIN.

Tiens, tiens, qu'est-ce qu'il fait donc celui-là ?

MIRZA.

Il s'apprête à chanter.

ARLEQUIN.

Ah ! madame la fée, dites-lui de nous chanter quelque chose ?

MIRZA.

Je le veux bien. Chante-nous les amours du Sylphe fidèle ?

UN SYLPHÉ.

ROMANCE. (1)

Sylvie, à l'âge de quinze ans,
A l'amour se montre rébelle ;
Tendres soins, soupirs et sermens,
Rien ne peut fléchir la cruelle !
Non, dit-elle, s'il sait charmer,
L'amour, bientôt, reprend ses ailes :
Non, non, je ne veux pas aimer,
Il est si peu d'hommes fidèles. } bis.

Un sylphe, par ses soins touchans,
Triompha de l'indifférente ;
Elle oublia tous ses sermens
Et bientôt devint inconstante.
Ne vous plaignez plus des amans,
Disait le sylphe aux autres belles ;
Hélas ! s'ils sont tous inconstans,
Bien peu de femmes sont fidèles. } bis.

Cent ans il pleura nuit et jour,
L'inconstance de sa maîtresse ;
Quoiqu'indigne de son amour,
Il lui conserva sa tendresse !
Un méchant, pour nous affliger,
Rendit ses peines éternelles !
En marbre, pourquoi le changer ?
Il est si peu d'amans fidèles ? } bis.

(Mirza remonte, fait un signe de sa baguette, et va se placer avec Arlequin et Isabelle, sur un gradin au fond. Les Nymphes dansent. Ensuite il sort de dessous terre un canapé, sur lequel sont placés

(1) L'air de cette romance, avec accompagnement de piano, se trouve chez Siéber, marchand de musique et d'instrumens, rue de la Loi, no. 28, presque vis-à-vis la fontaine Traversière, à la filée enchantée ; Et chez l'Auteur de la musique, rue de l'Echiquier, no. 39.
Queue de Lapin.

la première danseuse et son danseur. Ils exécutent divers pas. Danse générale. Soudain le tonnerre gronde, le soleil s'obscurcit, le fond du théâtre s'ouvre, et l'on voit l'enchanteur Merlin qui traverse la scène, dans un char traîné par un dragon volant, vomissant des flammes par les yeux et les narines. Il est entouré de démons qui secouent des torches et des serpens.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, L'ENCHANTEUR Merlin, Démons.

L'ENCHANTEUR.

Mirza, tu as, malgré moi, recouvré ta forme et ton pouvoir ; mais tremble pour ton libérateur, ta protection lui sera funeste.

(Il disparaît, Le tonnerre gronde, et l'on voit le chapeau d'Arlequin s'enlever dans les airs par une lance de feu. Des flammes sortent de tous côtés. Mirza s'éloigne, et toutes les Nymphes prennent la fuite. Le théâtre change et représente l'entrée d'une caverne.)

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN.

Osangodémi ! pauvre Arlequin ! pauvre Arlequin !

ISABELLE.

Hé bien, qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN.

Je suis perdu ! je n'ai plus qu'à rendre le dernier soupir !

ISABELLE.

Perds-tu la tête ?

ARLEQUIN.

Eh ! non, je ne perds pas la tête ! c'est mon chapeau, et ma petite queue de lapin.

ISABELLE.

Tu l'as perdu ?

ARLEQUIN.

Oh ! oui, perdue ! il y a des gens qui ne laissent rien perdre. On me l'a volée.

ISABELLE.

Oh ! mon dieu, qu'allons nous devenir ?

ARLEQUIN.

Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que ce grand vilain homme, qui est venu nous interrompre si mal-à-propos, a mis le feu à mon chapeau, et nous a transportés dans un endroit qui n'est guères agréable !

ISABELLE.

En effet , ce lieu est effrayant !

ARLEQUIN.

Il faut qu'il soit bien terrible , car je sens mon courage qui s'évapore par tous mes membres.

ISABELLE.

N'entends-tu rien ?

ARLEQUIN.

O sangodémi ! j'entends des vilaines bêtes qui s'apprentent à nous manger tout vifs.

ISABELLE.

Tu me fais trembler !

ARLEQUIN.

Et moi donc ! ho ! ho ! je n'en puis plus ! allons , ma pauvre Isabelle , nous allons être dévorés ! il n'y a qu'une seule chose qui me console , c'est que tu seras mangée la première.

ISABELLE.

Moi !

ARLEQUIN.

Bien sûr ! les bêtes ne sont pas si bêtes , va ! elles verront bien que tu es à croquer , et j'espère qu'elle te donneront la préférence.

ISABELLE.

Tu l'espères ?

ARLEQUIN.

Sans doute , si je suis mangé le dernier , je te verrai plus long-tems... Oh ! mon dieu ! c'est fait de nous ! les voilà ! les voilà !

ISABELLE.

Quel moment ! (M.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, L'ENCHANTEUR.

L'ENCHANTEUR.

Misérable ! vous êtes enfin en mon pouvoir !

ISABELLE.

Oui , malheureusement !

L'ENCHANTEUR.

Vous connaîtrez bientôt celui que vous avez offensé.

ARLEQUIN.

Hélas ! monsieur , je n'ai jamais offensé personne , et sur-tout quelqu'un de plus puissant que moi. Je sais trop combien la colère des grands est à craindre pour les petits !

L'ENCHANTEUR.

J'ai juré ta perte !

ARLEQUIN.

Oh ! le vilain serment que vous avez fait là !

ISABELLE.

Prenez pitié de nous !

L'ENCHANTEUR.

Je ne connais point la pitié !

ARLEQUIN.

C'est pourtant une jolie connaissance , et qui nous serait fort utile.

ISABELLE.

Écoutez-nous !

L'ENCHANTEUR.

Je n'écoute rien.

ARLEQUIN.

C'est le moyen d'avoir toujours raison.

L'ENCHANTEUR.

Voici mes dernières volontés : j'exige qu'Isabelle devienne l'épouse de Léandre ; si elle s'y refuse , Arlequin souffrira la mort la plus terrible !

ARLEQUIN.

Il appelle cela ses dernières volontés ; mais , c'est mon testament qu'il fait là !

ISABELLE.

Quoi , seigneur , vous voudriez ?...

L'ENCHANTEUR.

Je te donne un quart-d'heure pour te décider ; si , passé ce délai , tu refuses d'obéir , Arlequin perira devant toi ! (*il sort.*)

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN, *pleurant.*

O pauvre Arlequin !

ISABELLE.

Malheureuse Isabelle !

ARLEQUIN.

Quel parti prendre ?

ISABELLE.

A quoi me décider ?

ARLEQUIN.

C'est bien embarrassant !

ISABELLE.

Si Merlin faisait une semblable proposition à une épouse...

ARLEQUIN.

Je connais plus d'une femme qui aurait bientôt pris son parti.

ISABELLE.

Adresse-toi à Mirza, peut-être viendra-t-elle à notre secours ! rappelle-lui ce qu'elle te doit.

ARLEQUIN.

Pourvu qu'elle ne ressemble pas à ces gens qui se fâchent, quand on leur rappelle leurs dettes !

ISABELLE.

Essaye.

ARLEQUIN.

Je le veux bien... Très-haute, très-grande, très-puissante, très-bienfaisante Mirza : vois la triste situation d'Arlequin et d'Isabelle, que tu promis de protéger toujours. J'ai perdu mon talisman ; un méchant en veut à mes jours ; je t'en conjure, donne-m'en un autre ? (*Une colonne sort de terre avec cet inscription : ESPÉREZ. La Fée descend dans une gloire.*)

TOUS DEUX.

Espérez !

ARLEQUIN.

O bonheur, Mirza ne nous a point abandonnés !

ISABELLE.

Mon cher Arlequin, je pourrai te rester fidèle !

ARLEQUIN.

Oui ; maintenant je braverai tout ; puisqu'il n'y a plus rien à craindre ; mais, en vérité, je serai le premier mari qui s'exposera à la mort pour conserver sa femme ! (*La Fée remonte et la colonne disparaît.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MERLIN, CASSANDRE,
LÉANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

Les voici donc enfin retrouvés !

LÉANDRE.

Ils ne peuvent plus échapper à ma juste fureur ?

GILLES.

Grâce à ce grand monsieur qui nous protège, cette fois-ci ils sont entre nos griffes !

LÉANDRE.

Griffes toi-même, insolent !

GILLES.

Laissez parler votre génie.

L É A N D R É .

Je vais parler... hum !..

G I L L E S .

Non ; c'est pas votre génie à vous qu'il faut faire parler ; au contraire , qu'il se taise. C'est monsieur qui est votre génie... tutélaire , comme il dit !... laissez-le faire.

M E R L I N .

Eh bien , êtes vous décidés ?

A R T E Q U I N .

Très-décidés !

M E R L I N .

Quelle est votre dernière résolution ?

I S A B E L L E .

De rester fidèle à mon cher Arlequin !

G I L L E S .

Ah ! que c'est obstiné !

M E R L I N .

Malheureux !

L É A N D R É .

Laissez-moi tenter un dernier effort.

C A S S A N D R E .

Vous ne réussirez pas !

L É A N D R É .

C'est égal , elle ne sera pas fâchée d'avoir entendu mon discours.

C A S S A N D R E .

Comme vous voudrez.

L É A N D R É .

Comme vous dites. Mademoiselle , heureux les enfans qui ont un père ! heureux les enfans qui ont un oncle , lequel oncle a hypothéqué les droits de sa paternité sur la tendresse véhémente qu'il porte à une nièce récalcitrante ! un enfant , peut-il se résoudre à affliger son père ? et serez-vous assez cruelle pour conduire au tombeau ce père-ci ?... ah ! mademoiselle !..

I S A B E L L E .

Il est inutile , monsieur , de vous fatiguer par un plus long discours. J'aime Arlequin , je vous déteste , et je ne changerai jamais de sentiment.

G I L L E S .

C'est clair , ça !

C A S S A N D R E .

Nièce ingrate !

L É A N D R É .

Trop barbare beauté !

M E R L I N .

Vous allez recevoir le prix de votre résistance ! (il fait un

geste, six hommes armés entrent.) Saisissez-vous de ce misérable.

A R L E Q U I N.

Pauvre Arlequin ! ils vont me couper en petits morceaux.

G I L L E S.

C'est ça... nous en viendrons peut-être à bout après !

(On poursuit Arlequin ; Isabelle se jette au-devant des coups qu'on veut lui porter. Léandre et Cassandre veulent le saisir. Arlequin se sauve par une ouverture de la caverne. Les hommes le cherchent.)

Tenez, tenez il est passé par là !... attendez, attendez je vais l'attrapper, moi.

(Il court après lui, le saisit par une jambe, et le tire ; mais la jambe s'allonge jusqu'à l'autre bout du théâtre, et se retire ensuite.)

Oh ! oh ! quelle jambe ! comment voulez-vous qu'il n'échappe pas toujours, avec des jambes comme celle-là ?

M E R L I N.

Emparez-vous de lui ; et vous, conduisez Isabelle dans la tour du diable, jusqu'à ce quelle cède à mes volontés.

I S A B E L L E.

Jamais !

M E R L I N.

Obéissez !

(On saisit Isabelle et on l'entraîne ; d'autres entrent dans la caverne pour suivre Arlequin. Le théâtre change et représente une campagne, au milieu de laquelle est une tour effroyable.)

SCÈNE VIII.

MERLIN, CASSANDRE, LÉANDRE, GILLES, ISABELLE, *sur le sommet de la tour.*

C A S S A N D R E.

Ah ! il est pris !

L É A N D R E.

Comme vous dites, c'est moi qui l'ai arrêté !

G I L L E S.

Vous ?

L É A N D R E.

Moi-même ! à l'instant où je le cherchais de tous côtés, je le vois venir à moi. A sa vue, transporté de fureur !... je me cache pour le laisser passer ; mais, à peine est-il éloigné, que je me mets à crier de toutes mes forces ; les domestiques de M. Merlin accourent, je leur enseigne le chemin qu'il suit, ils volent sur ses traces ; et, grâce à moi, ils n'ont eu que la peine de le saisir.

G I L L E S.

C'est bien malheureux que nous n'ayons pas connu monsieur plutôt, je n'aurais, peut-être, pas été ni dans le four, ni dans la marmite.

L É A N D R E .

Taisons-nous , et laissons agir M. Merlin .

M E R L I N .

Isabelle , votre amant est en ma puissance : une mort
cruelle lui est réservée ; mais vous pouvez encore le sauver ;
consentez à épouser Léandre .

I S A B E L L E .

J'ai juré de ne vivre que pour Arlequin ;

M E R L I N .

Arlequin va périr !

I S A B E L L E .

Je ne lui survivrai point !

M E R L I N .

Obéissez !

I S A B E L L E .

Non , barbare ! envain vous voulez me faire renoncer à mon
époux . Mon dernier soupir sera pour lui , et le ciel vengera
notre mort , sur l'auteur de nos infortunes !

(Un coup de tonnerre se fait entendre ; la tour s'ébranle , et Isabelle
est reçue par Arlequin , qui l'emporte . Merlin disparaît .)

S C E N E I X .

(Le théâtre change et représente la boutique d'une marchande de mo-
des ; aux deux côtés de la scène sont deux têtes en bois , sur un
pied . Au fond est une horloge de bois .)

La Marchande de modes , Un Commissionnaire .

portant des cartons .

L A M A R C H A N D E .

Posez cela ici... Tenez , mon ami , voilà votre commission .

L E C O M M I S S I O N N A I R E .

Grand merci , ma belle dame . (*il sort .*)

S C E N E X .

La Marchande , A R L E Q U I N , I S A B E L L E .

A R L E Q U I N , *d'Isabelle .*

Entrons ici , et tâchons d'intéresser la marchande .

L A M A R C H A N D E .

Monsieur , et madame je vous salue .

A R L E Q U I N .

Madame , je vous demande pardon...

L A M A R C H A N D E .

Comment , donc , monsieur , il n'y a pas de quoi . Qu'y a-
t-il pour votre service ? Je suis enchantée que vous soyez en-
trés de préférence dans mon magasin : j'espère que vous serez
contents de moi . Que desire madame ?

I S A B E L L E .

Madame je venais...

L A M A R C H A N D E .

Madame veut-elle un chapeau à la dernière mode ? j'en ai de toutes les couleurs ; pour tous les goûts , et pour tous les visages. Quelle forme madame préfère-t-elle ? Veut-elle un chapeau à la Glaneuse ? à la Lisbeth ? à la Paméla ?

A R L E Q U I N .

Paméla, madame...

L A M A R C H A N D E .

Vous-vez des toquets à l'Espagnole ? à l'Italienne ? à la Polonoise ? Désirez-vous des capottes à l'Invisible , si favorables aux amours ? une femme , enterrée sous une pareille coëffure , peut aller par-tout sans crainte de se compromettre. Son mari même , passant auprès d'elle , aurait peine à la reconnaître. Aussi ces capottes sont-elles infiniment utiles à la réputation de certaines femmes , et à la tranquillité de leurs époux !

A R L E Q U I N .

Mais, madame, il ne s'agit ni de toquets, ni de capottes.

L A M A R C H A N D E .

Ne sont-ce pas des chapeaux dont vous avez besoin ?

A R L E Q U I N , I S A B E L L E

Eh ! non, madame, non.

L A M A R C H A N D E .

Eh bien, alors, je possède encore un assortiment complet de mille autres objets, également utiles au beau sexe ; tels que des rubans, des corcets, des faveurs.

A R L E Q U I N .

Je ne veux pas de vos faveurs.

L A M A R C H A N D E .

J'ai du lait virginal, pour effacer les rides et donner de la fraîcheur au teint le plus fatigué ; du blanc, pour les brunes trop ardentes ; du rouge, pour celles qui sont trop pâles. Bien des gens se récrient contre ce petit manège de la coquetterie. Mais la beauté qu'on achète, n'est-elle pas toujours à soi ? Et pourvu qu'une femme paraisse jolie, qu'importe que ses joues portent les couleurs du marchand, ou les siennes ?

A R L E Q U I N , I S A B E L L E .

Mais, madame...

L A M A R C H A N D E .

Je tiens aussi des corsets élastiques, propres à réparer certaines inégalités dans la taille ; des bouffantes, qui donnent de l'embonpoint aux femmes qui en manquent ; et des eaux qui donnent une couleur agréable aux cheveux et aux sour-

Queue de Lapin.

H

cils qui ont besoin de ce secours. Enfin, madame, on trouve ici tout ce qu'on peut désirer. Tout est dans le goût le plus moderne, et vous ne trouverez pas dans cette ville un magasin mieux assorti, et où vous soyez servie plus diligemment, plus exactement, plus attentivement, plus scrupuleusement, plus commodément, et surtout plus discrètement.

ARLEQUIN.

Je le crois, madame; mais daignez ?...

LAMARCHANDE.

Informez-vous, monsieur, et tout le monde vous vantera le magasin et la personne de mademoiselle Pouffe.

ARLEQUIN.

Oh ! la bavarde !

ISABELLE.

Nos ennemis s'avancent !

ARLEQUIN.

Attends, attends, il faudra bien quelle m'écoute.

LAMARCHANDE.

Oui, monsieur, je puis me vanter d'être avantageusement connue, et jamais ma réputation...

ARLEQUIN, *l'interrompant.*

Mademoiselle Pouffe, nous sommes poursuivis; nos ennemis peuvent nous avoir vu entrer dans votre maison, et nous y suivre. Ayez la complaisance de dérober ma chère Isabelle à leurs regards; et si vous nous rendez ce service, notre reconnaissance sera éternelle ! entendez-vous, mademoiselle Pouffe ?

LAMARCHANDE.

Allons, allons; vous êtes un petit mauvais sujet; mais vous m'intéressez, et je consens à vous servir.

ISABELLE.

Ah ! mademoiselle Pouffe !

ARLEQUIN.

Pouffe !

LAMARCHANDE.

Vous êtes amans ? vous fuyez sans doute un tuteur, ou un mari jaloux ? il est vieux, laid, il a épousé une jeune et jolie femme malgré elle ! il est trompé ; c'est bien fait : il devait s'y attendre !

ARLEQUIN.

Ma chère demoiselle Pouffe, le tems presse !

LAMARCHANDE.

Allons, j'y vais, j'y vais : il faut bien s'entr'aider ; on ne sait pas ce qui peut nous arriver ! les femmes sont si faibles ! Venez, mon enfant, venez.

SCENE XI.

ARLEQUIN.

Oh ! l'impitoyable bavarde ! son babil ressemble à ces inondations qu'on ne pourrait arrêter ; enfin ma chère Isabelle est en sûreté ; mais , moi , il faut que je me cache ; je n'ai plus de talisman J'entends le papa Cassandre et mon rival. Cachons nous... où?... Eh ! dans cet horloge !... c'est belà !... O bonne Mirza ! veille encore sur Isabelle et sur Arlequin. (*il se cache dans l'horloge.*)

SCENE XII.

CASSANDRE, LÉANDRE, GILLES.

GILLES.

Je vous dis que jé l'ai vu entrer dans cette boutique.

CASSANDRE.

Il faut nous en informer.

LÉANDRE.

Comme vous dites.

CASSANDRE.

Puissions-nous enfin le retrouver ; car je suis bien las de toujours courir après lui. Mes pauvres jambes !

GILLES.

Oui , avec ça vous courez comme une tortue !

CASSANDRE.

Insolent ! si tu avais comme moi une maudite goutte.

GILLES.

Oh ! je ne sais pas ce que c'est que la goutte , n'est-ce pas ? je l'ai bue assez souvent.

CASSANDRE.

L'imbécille !

LÉANDRE.

Comme vous dites. Mais , pour en revenir à ce coquin d'Arlequin , s'il nous échappe encore , j'ai un moyen bien sûr de l'attrapper ; je prendrai mon cheval de selle.

GILLES.

Oui , il est borgne et boiteux.

LÉANDRE.

Qu'est-ce que cela fait ? insolent , maraud ! il a un œil excellent ! c'est un cheval de race ! celui-ci descend du fameux Rossinante ! j'ai plus d'une fois éprouvé sa bonté.

GILLES.

C'est vrai qu'il va joliment à la charrue.

L É A N D R E.

Vous êtes un idiot ! ne m'a-t-il pas fait emporter le prix de la dernière course à pied ? n'a-t-il pas ?...

C A S S A N D R E.

Mais songez donc que nos fugitifs ont le tems de s'éloigner ?

L É A N D R E.

Vous avez raison... mais, comment ? Il n'y a personne ici, La maîtresse ? Madame ?... Personne ne répond ; visitons toujours la maison. Toi, Gilles, reste ici, et ne laisse sortir qui que ce soit.

G I L L E S.

Soyez tranquille, j'y vois encore mieux que votre cheval, et sera bien fin qui m'attrapera. (*Cassandre et Léandre sortent.*)

S C E N E X I I I.

G I L L E S, A R L E Q U I N, dans l'horloge.

G I L L E S.

J'aime autant qu'ils aillent le chercher ! Depuis la dernière aventure, je commence à croire que ce damné Arlequin n'est autre chose qu'un sorcier !... car, comme dit M. Léandre, je suis bête, c'est possible ; mais je ne suis pas aveugle. Les domestiques de M. Merlin m'ont dit qu'ils avaient tué Arlequin. Comment se fait-il... à moins que ce ne soit son esprit ! car on dit que ça revient quelquefois, qu'il y a des familles où l'on en a vu... Bah ! je ne crois pas à tous ces contes-là moi ! Il est vrai qu'il n'y a jamais eu d'esprit dans la famille des Gilles... Quoique ça, si on peut attrapper Arlequin, et le retuer, ça me fera plaisir ; d'abord, parce que je n'aurai plus peur de lui, ensuite, parce que si mon maître se marie, je me marierai à mon tour ; et quand je serai dans le sein de mon petit ménage, alors je serai...

A R L E Q U I N, dans l'horloge.

Coucou ; coucou ; coucou !

G I L L E S.

Ah ! mon dieu !... qu'est-ce qui m'appelle ?... je ne vois personne... c'est peut-être cette horloge !... C'est fort mal-honnête ces horloges-là ! Je ne m'étonne pas qu'on n'en veut plus en France ! on n'aime pas à s'entendre dire ces choses-là !... et j'espère bien être un mari !..

A R L E Q U I N.

Coucou ; coucou ; coucou !

G I L L E S.

T'en as menti, t'en as menti, t'en as menti ! j'ai pour ça l'esprit trop...

ARLEQUIN.

Gilles.

GILLES.

Ah ! on a parlé !... on m'a appelé !... c'est pas l'horloge
cette fois-ci... ce madit Arlequin serait-il par ici ?

ARLEQUIN, passant sa tête.

Par ici !

GILLES.

C'est lui , je le reconnais , il est là !

ARLEQUIN.

Là !

GILLES.

Ah ! je te vois , tu es dans l'horloge ! attends , attends !...
(*il ouvre la porte.*) Encore délogé !... (*il revient au milieu
du théâtre.*) C'est drôle , au moins , cette boutique qui est
toute seule !... les rubans , les chapeaux , les bonnets , tout
ça est là pêle-mêle ! Tiens ! oh ! les drôles de têtes ! c'est du
bois ! c'est sûrement là-dessus , que ces dames essayent les
chapeaux qu'elles fabriquent... j'ai envie de coëffer ces deux
là , moi ! justement , voilà tout ce qu'il me faut ; voyons :
dieux ! qu'elles vont être belles ! (*il leur pose à chacune un
chapeau.*) Voilà ce que c'est ; elles sont fièrement gentilles ,
au moins ! (*pendant ces derniers mots les deux têtes se trou-
vent habillées*) Ah ! là ! là ! dieu ! dieu ! vois-je clair ou trou-
ble !... elles sont habillées !... elles sont ma foi habillées , et à
la mode !... encore quelques tour de sorcier ! (*les deux figu-
res s'approchent de lui.*) Ah ! elles marchent !... elles vièn-
nent !... ce sont des esprits !... des diables !... j'en ai pas une
goutte de sang dans les nerfs ! (*elles lui font la révérence.*)
Elles sont polies ! au moins ; ça me rassure.

LES DEUX TÊTES.

Bonjour, Gilles ! bonjour, Gilles !

GILLES.

Ah ! elles ont parlé ! elles ont parlé , les têtes de bois ! elles
parlent ! ce sont donc des femmes naturelles ?

LES DEUX TÊTES.

Mon cher Gilles ! mon cher Gilles !

GILLES, tremblant.

Mes chères dames ! mes chères dames !

LES DEUX TÊTES.

Je t'aime , je t'aime ; je t'adore , je t'adore !

GILLES.

La jolie conquête !

LES DEUX TÊTES.

Aime-moi , aime-moi !

GILLES.

Je ne peux pas.

LES DEUX TÊTES.

Ne me refuse pas, je t'arrache les yeux !

GILLES.

C'est en effet le plus sûr moyen pour que je vous trouve jolie

LES DEUX TÊTES.

Insolent ! insolent !

GILLES.

Ah ! mon dieu !

LES DEUX TÊTES.

Épouse-moi, épouse-moi, épouse-moi !

GILLES.

Ah ! quel tapage !

LES DEUX TÊTES.

Mon ami, mon ami, mon cher Gilles.

GILLES.

Allez au diable !

LES DEUX TÊTES.

Ah ! tu me refuses ! tu me refuses !

GILLES.

Laissez-moi tranquille.

LES DEUX TÊTES.

Ingrat ! perfide ! séducteur ! volage ! suborneur !

GILLES.

Voulez-vous me laisser, voulez-vous me laisser ? (*elles le pressent il fuit, elles le poursuivent.*)

SCÈNE XVI.

CASSANDRE, LÉANDRE, *ensuite* GILLES.

(Le théâtre change et représente une petite place publique ; d'un côté est un corps-de-garde, à la porte duquel est un mortier à bombes et la mèche allumée.)

LÉANDRE.

Je vous l'avais dit, le commissaire n'a pu résister à ma vive éloquence, et nous avons obtenu la permission de mettre autant de soldats que nous le voudrons, à la poursuite de ce maraud d'Arlequin.

CASSANDRE.

Tant mieux, ça nous épargnera la peine de courir nous-même.

LÉANDRE.

Soyez tranquille, M. Cassandre. Aussi tôt que nous serons sans inquiétude, je ferai sur vous l'essai d'une drogue de ma composition. Dans vingt-quatre heures, vous serez guéri ou défunt !

CASSANDRE.

Bien obligé. Hé bien, gardez votre drogue, mon bon ami.
Mais voici, je crois, un corps-de-garde ?

LÉANDRE.

Comme vous dites ; c'est la maison du corps-de-garde : nous
pouvons entrer.

GILLES, *en dehors.*

Au secours ! à la garde ! à la garde !

CASSANDRE.

Quels sont ces cris ?

LÉANDRE.

C'est la voix de Gilles !

CASSANDRE.

Sûrement, c'est lui-même ; il accourt !

LÉANDRE.

Que peut-il lui être arrivé ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, GILLES, *entrant précipitamment.*

GILLES.

Ah ! quelle histoire ! quelle affaire !

CASSANDRE.

Qu'est-ce donc ?

LÉANDRE.

Pourquoi cette terreur ?

GILLES.

Eh ! j'en ai bien sujet, allez ! les enragées, comme elles y
allaient !

LÉANDRE.

De qui parles-tu ?

GILLES.

De deux femmes de bois, qui brûlent...

CASSANDRE.

Comment, qui brûlent ?

GILLES.

Et sûrement, qui brûlent pour moi. Elles me pouraient.

CASSANDRE.

Deux femmes de bois !

LÉANDRE.

Le balourd !

GILLES.

Il n'y a pas de balourd à ça. Depuis que vous m'avez quitté,
j'ai fait la conquête de deux têtes à perruques.

CASSANDRE.

Il est fou !

GILLES.

Elles voulaient que je les aimasse, que je les choisisse, et que je les épousasse.

LÉANDRE.

Eh bien, Gilles, que ne les épousassiez-vous ?

GILLES.

Oui, c'est ça : j'irai épouser une tête à perruque, et puis, chaque fois que je rentrerai chez moi, je trouverai visage de bois !... comme c'est tendre.

CASSANDRE.

Et elles t'ont battu ?

GILLES.

Oui, elles m'ont battu, à coups de têtes ; et comme elles ont la tête encore plus dure que moi, je suis tout bosselé !

CASSANDRE.

Mais, aussi, pourquoi t'es-tu amusé, au lieu de nous suivre ?

GILLES.

Parce qu'il était écrit dans le livre des destinées, que tel jour, à tel heure...

LÉANDRE.

Tu serais un sot et un bêtête !

GILLES.

Pardi, ça y est tous les jours, ça !

LÉANDRE.

Nous, faisons le tour du corps-de-garde, pour envoyer des soldats à la poursuite d'Arlequin. Toi, demeures, et si tu t'éloignes, je te chasse.

GILLES.

Je resterai. (*Léandre et Cassandre sortent.*)

SCENE XVIII.

GILLES.

Jé te chasse ! ils ne savent dire que ça ! je vous demande un peu qu'est-ce qu'il ferait, s'il ne m'avait pas ?... Hé bien, voilà comme sont les maîtres, ils se croient toujours plus d'esprit que leurs valets !. Comme c'est fait un corps-de-garde ! comme c'est .. pittoresque !. Tiens, tiens, une chandelle allumée ! et ste grande affaire !... c'est peut-être la marmitte du régiment !... oh ! la bonne soupe que ça doit faire !... Comme t'est creux !... c'est comme la marmitte de tantôt : j'y entrerais tout de go !

(Gilles se penche sur le mortier ; Arlequin, qui était au fond du théâtre, le pousse dedans et y met le feu. Gilles est enlevé dans les airs, en poussant des cris horribles. Arlequin s'enfuit, Léandre arrive et lui tire un coup de fusil.)

SCENE XIX.

CASSANDRE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

Ah ! papa Cassandre, Arlequin est tué : c'est moi qui l'ai frappé !

CASSANDRE.

Comment, vous l'avez tué?... ah ! je suis perdu ! malheureux ! c'est un assassinat, et la justice !....

LÉANDRE.

Que voulez-vous ? la justice ne le ressuscitera pas !

CASSANDRE.

Il n'est peut-être pas tout-à-fait tué ?

LÉANDRE.

Oh ! que si !

CASSANDRE.

Grand dieu ! que devenir ?

LÉANDRE.

Il n'y a qu'un moyen. Personne ne m'a vu. Portons chez vous le corps de ce malheureux, et cachons-le bien.

CASSANDRE.

C'est le seul parti qui nous reste, dépêchons-nous.
(Ils sortent.)

SCENE XX.

(Le théâtre change et représente un lieu tendu de noir.)

MERLIN, LÉANDRE, CASSANDRE et GILLES.

MERLIN.

Rassurez-vous, vous n'avez plus rien à craindre. Par mon pouvoir, je viens de transporter Arlequin dans ce tombeau. On va m'amener Isabelle, et votre hymen va se conclure.

LÉANDRE.

Grand protecteur, je vous remercie.

GILLES.

Bon Dieu ! que de mal pour avoir une femme ! Grâce à monsieur, je l'ai échappé belle ! Quel saut ! J'étais parti comme une bombe, moi !
Queus de Lapin.

I

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, ISABELLE.

ISABELLE.

Assassins de mon époux, que me voulez-vous encore ?

MERLIN.

Isabelle, vous pouvez rendre Arlequin à la vie. Devenez l'épouse de Léandre, et je lui rends l'existence.

ISABELLE.

Serait-il vrai ?

MERLIN.

Je le jure !

ISABELLE.

Vous voulez me tromper ! la mort ne peut rendre ce qu'elle a une fois dévoré, et je le sens ; bientôt je serai réunie à mon cher Arlequin, pour n'en être jamais séparée.

MERLIN.

Tu oses encore refuser ? hé bien, trembles sur le sort que je te prépare. Je te conserverai la vie pour te la faire détester. Les plus affreux supplices deviendront ton partage. Arlequin restera enseveli dans la tombe, et tout espoir sera perdu pour toi !

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, MIRZA.

MIRZA.

Arrête, malheureux ! l'heure du châtement va sonner ! le roi des génies, instruit de ta cruauté, a prononcé ton arrêt. Tu vas être précipité dans les abîmes où les criminels doivent expier leurs forfaits. (*Des démons entrent et s'emparent de Merlin. Mirza donne un coup de baguette; le théâtre change, et représente un séjour délicieux. Isabelle y retrouve Arlequin.*) Isabelle, je te rends Arlequin.

ARLEQUIN.

O ma chère Isabelle ! ma bonne petite amie !

ISABELLE.

Mon Arlequin.

MIRZA.

Cassandre, je te pardonne en faveur d'Isabelle. Quant à toi, Arlequin, je ne te rendrai point le talisman que je t'avais confié ; tes ennemis sont confondus : tu deviens

(67)

l'époux d'une femme charmante, que tu aimes ; et dont tu es adoré ! quel nouveau prodige pourrait ajouter à ton bonheur ?

B A L L E T.

T A B L E A U G É N É R A L.

F I N.